

LITTÉRATURE

Le fil de soie
de Michèle Gazier
Page D 5



DE VISU

Denis Juneau
Page D 7

◆ LE DEVOIR ◆



LIVRES



Miron

MARIE-ANDRÉE BEAUDET

Il y a cinq ans, le 14 décembre 1996, Gaston Miron quit-
tait une vie qu'il avait passionnément aimée. Une vie sou-
vent malaisée, profondément divisée entre l'action et
l'écriture, mais tout entière habitée, traversée, soulevée
par un immense et indéfectible amour de la littérature et le
sentiment que celle-ci devait avoir sa place dans la cité et son
mot à dire dans les affaires du monde. «*Si peu que j'ai écrit,
la littérature a été, est toujours toute ma vie*», avait-il déclaré en
1994 à l'occasion d'un hommage qui lui était rendu dans le
cadre des 40 ans de fondation des Éditions de l'Hexagone.

Gaston Miron a laissé une œuvre poétique jugée essentiel-
le, tant ici au Québec qu'à l'étranger. Il y a deux ans, les
poèmes de *L'Homme rapaillé*, recueil sans cesse revu et aug-
menté depuis sa première parution aux Presses de l'Universi-
té de Montréal en 1970, en-
traient, escortés par une
préface d'Edouard Glissant,
dans la prestigieuse collec-
tion «Poésie» de Gallimard.
Il devenait ainsi le premier
poète québécois à forcer
les portes d'une collection
réunissant les plus grands

Les multiples vies d'une œuvre

poètes de tout pays et de toute époque en langue française.
Après avoir été traduit en italien, en anglais et en portugais, le
livre connaissait cet automne une première traduction en espa-
gnol sous le titre d'*El Hombre rapaívivo*. D'autres projets de
traduction sont à l'horizon: roumain, catalan, coréen, etc.
L'Homme rapaillé n'a donc pas fini de voyager et d'emporter
avec lui les mots et les rêves d'un homme et d'un peuple.

Si la mort du poète est venue clore le cycle des transforma-
tions de son principal recueil — toujours considéré par son
auteur comme non définitif lors des dernières éditions qu'il
autorisa en 1993 (Typo) et en 1994 (Hexagone, édition anno-
tée) —, sa mort n'a pas pour autant entièrement clos son
œuvre puisqu'une part de ses poèmes comme de ses écrits
en prose demeure encore inédite ou peu accessible. Déjà,
dans les années 80, après avoir laissé la direction des Éditions
de l'Hexagone à son ami Alain Horic, Gaston Miron avait sou-
haité consacrer plus de temps à l'écriture. A l'occasion des
tournées de lectures et de conférences qu'il fit ces années-là
en Europe, de nouveaux poèmes lui étaient venus. Et, avec
eux, l'envie de publier de nouveau et d'accompagner au plus
près la nouvelle génération de poètes, qu'il appelait les «*nar-
ratifs du monde enchevêtré*» dans un poème écrit au début des
années 80 et initialement intitulé *De nouvelles rumeurs de
poèmes*.

Plusieurs projets le sollicitaient: entre autres, celui de ré-
unir ses poèmes postérieurs à 1976. Il songeait également à
rédiger des mémoires, à revoir et à réunir les notes sur la poé-
sie qu'il avait accumulées au fil des années, etc. Les urgences
d'une vie dédiée aux autres, les incessantes sollicitations litté-
raires et politiques dont il était l'objet mais, plus encore, la ma-
ladie auront finalement eu raison de son désir de se remettre
à sa table d'écriture. Et comme cela avait été le cas pour
L'Homme rapaillé, qui, rappelons-le, avait pu voir le jour grâce
aux interventions répétées de Jacques Brault et Georges-André
Vachon, le rassemblement de l'œuvre encore éparse se
fera sans lui. Ce travail est d'ailleurs en cours.

VOIR PAGE D 2: MIRON

JEAN-POL STERCQ

GRANDES FIGURES
Grandes signatures

Une magnifique collection
à découvrir

EDMUND WHIFFE
 Marcel Proust
 192 PAGES • 19,95 \$

JONATHAN SPENCE
 Mao Zedong
 240 PAGES • 19,95 \$

FELIX GUY
 Mozart
 240 PAGES • 19,95 \$

ERNA O'BRIEN
 James Joyce
 248 PAGES • 19,95 \$

L I V R E S

CARREFOURS

Protée, prénom André

Est-ce parce qu'il est d'origine belge, comme Amélie Nothomb? Qu'il s'est fixé en Australie? Qu'il est sinologue? Simon Leys — Prix Renaudot de l'essai — n'est pas un critique comme les autres. Un homme qui a traduit Shen Fu, Kouo Mo-Jo, Lu Xun, Confucius, Jao Tsong-Yi et Chen Jo-Hsi ne peut pas avoir sur Cervantès, Hugo et Gide les vues du critique enflé dans le village parisien. On se souviendra peut-être également qu'aux beaux jours du mois littéraire français, il mit en pièces le livre d'une célèbre journaliste italienne qui revenait de Chine avec plein de choses aimables à dire sur le Grand Timonier. Il était impitoyable; c'était nécessaire.



Gilles Marcotte

Gide ne sort pas grand du portrait que fait de lui Simon Leys

rapprocher de celle, plus ironique, du poète américain Wallace Stevens, qui ne la contredit qu'en apparence: «He is as wary as an animal in a world of traps.» (Il est aussi précautionneux qu'un animal dans un monde de pièges.) Le ton de l'une et l'autre de ces phrases nous éloigne des admirations trop convenues, notamment celles qui s'expriment dans un dossier du *Monde* il y a quelques semaines: «une honnêteté et une intelligence toujours en veillant», «liberté de penser et d'agir, de juger, de s'indigner», et patati et patata. L'hommage est un peu monotone.

Le titre du livre de Simon Leys, *Protée* (Gallimard), décrit bien l'auteur qui sera l'objet principal des attentions du critique. Cervantès et Hugo n'ont rien de Protée, dieu des changements, des transformations; mais Gide, André Gide, en est assurément l'incarnation moderne la plus éclatante. Gide, dit Simon Leys, «fut vraiment le grand maître de l'évasion intellectuelle, le Houdini de la littérature moderne». Phrase que l'on peut

bien qu'il cite en exergue la phrase assassine de Flannery O'Connor: «André Gide compte parmi les rares écrivains qui me donnent la nausée.» Mais il le considère d'un peu loin — d'Australie, ou de Chine. Et l'œuvre l'intéresse moins que l'homme, qu'il va tenter de reconnaître dans les témoignages biographiques, notamment ceux de proches com-

me Jean Schlumberger, Maria Van Rysselberghe, Martin du Gard, Pierre Herbart. La plupart de ses jugements sont à double tranchant: *Corydon*, oui, c'était un geste nécessaire, courageux, mais l'argumentation était faible; ainsi du fameux *Retour d'URSS*, qui déclina contre Gide la colère des communistes et *fellow travellers*, mais qui ne faisait que dire ce que tout le monde savait déjà; et si Gide aime sa femme — que Leys réhabilite après les portraits peu aimables qu'on a souvent faits d'elle —, il fut amené par son obsession pédophile à la traiter de manière indigne.

Gide ne sort pas grand du portrait que fait de lui Simon Leys. Il faut dire qu'il n'en sort pas non plus diminué. Simon Leys est un homme aussi différent que possible de son sujet, très peu Protée, et on sent bien qu'il éprouve à son égard quelques réticences d'une nature résolument personnelle. Mais le personnage, sous le regard attentif, un peu riche de l'auteur, apparaît dans sa froide complexité et devient par là beaucoup plus intéressant que les images propagées par ses admirateurs inconditionnels. Le style, enfin, le style? Il m'est arrivé ces derniers temps de tomber sur une page du *Journal*, ou de rouvrir le plus étonnant des livres de Gide, *Paludes*, et j'ai été séduit, fortement séduit à la fois par l'extraordinaire liquidité de l'écriture et les libertés un peu sornaises qu'elle se permet à l'égard des usages. A cette séduction, Simon Leys semble peu sensible. Je sais, il faut parfois résister au style, à ses petites tricheries. Mais après l'avoir reconnu. Ce qui n'a jamais varié, chez André Gide, c'est la passion de la littérature, ou plus justement de l'écriture.

Un troisième ouvrage de Lakis Proguidis

Lakis Proguidis n'est pas tout à fait un *common reader*, un lecteur non spécialisé, comme Simon Leys le dit d'André Gide et comme il pourrait se définir lui-même. Il est né en Grèce, où il a fait des études d'ingénieur et un peu de prison sous le régime des colonels. Après quelques autres épisodes il s'est fixé en France, où il a fait des études littéraires sous la direction de Milan Kundera et, comme ça, tout naturellement, comme si ça allait de soi, il a fondé *L'Atelier du roman*, qui est devenu en quelques années une des grandes revues littéraires de Paris. En fait, cette revue n'est pas franco-française; on y lit des collaborateurs de Prague, de Varsovie, d'Athènes et d'autres lieux, et même quelques Québécois, dont François Ricard qui a publié dans *L'Atelier*, au cours des dernières années, de succulentes chroniques. C'est d'ailleurs chez nous, à Québec, aux Éditions Nota bene, que Lakis Proguidis publie son troisième ouvrage, *De l'autre côté du brouillard. Essai sur le roman français contemporain*. Il s'agit en fait de sept essais sur autant de romans parus ces derniers temps, de Philippe Muray à Richard Millet, de Michel Houellebecq à Benoit Duverre, de Claude Lucas à Lydie Sylvaire et à François Taillandier, tous familiers de la revue comme il se doit.

«La critique littéraire, écrit Lakis Proguidis, ne peut justifier son travail que dans la mesure où il a une question à poser au monde.» C'est dire que la critique de Proguidis est une critique qui s'aventure dans la pensée, qui à partir de la littérature assiege de questions le monde où il vit. Ce n'est pas, certes, qu'il néglige l'œuvre, le texte. On lira dans son livre une analyse très fine des lignes initiales du roman de Houellebecq, *Extension du domaine de la lutte*: «Vendredi soir, j'étais invité à une soirée...» J'étais invité à une soirée... » Dans cet ouvrage qui a pour titre *Cloîtres. Jardins de prières*, l'auteur propose une véritable leçon d'architecture et de sculpture. Il est utile de savoir que ce livre possède deux versants. D'abord une présentation, plutôt formelle, qui laisse ensuite toute la place au parcours photographique. Parfois aride, il faut constamment se promener d'une section à l'autre afin de bien comprendre les nuances. Un tel choix pourra en rebuter



Gaston Miron seul dans la ville.

MIRON

Le recueil comprendra une quarantaine de poèmes, quelques-uns entièrement inédits

SUITE DE LA PAGE D 1

Les poèmes reproduits ici font partie d'un recueil à paraître l'an prochain dans une édition que je signerai avec Pierre Nepveu, spécialiste et préfacier de *L'Homme rapaillé*. Le recueil comprendra une quarantaine de poèmes, quelques-uns entièrement inédits, comme *Budapest 1956* (*Bulletin*), mais pour la plupart déjà publiés en revues comme *Naissance et mort de l'amour* (*Liberté*, avril 1983) ou dans des anthologies comme *Rome* (*Québec vivant*, Anthologie réalisée par Frédéric-Jacques Temple, Sud «Domaine étranger», 1986) mais jamais encore réunis en recueil par l'auteur. Des notes regroupées en fin de volume permettront de situer chacun des poèmes dans son histoire propre. Ce travail de recherche et d'édition s'inscrit dans le cadre d'un projet universitaire subventionné par le Conseil de recherche en sciences humaines du Canada (CRSH). D'autres publications sont également en vue: recueil de proses diverses, recueil d'entretiens, etc.

La présence de ces trois «inédits» dans les pages du *Devoir*, cinq ans après la mort du poète, permet de

rappeler que l'édition en revue a été pour Gaston Miron le mode privilégié de la diffusion de ses poèmes et lui a très souvent fourni l'occasion de les éprouver et d'en corriger, selon son expression, «les vers en souffrance». La très grande majorité des poèmes de *L'Homme rapaillé* ont d'abord paru dans des revues (*Amérique française*, *Liberté*, etc.) et des journaux, notamment dans le journal *Le Devoir* au cours des années 50 et 60. Publier ces poèmes aujourd'hui équivaut donc à prolonger une façon de faire privilégiée par l'auteur lui-même et, qui sait, peut-être contribuer à relancer celle-ci au profit des jeunes poètes d'aujourd'hui. Ce que Miron le poète, ce que Miron l'animateur aurait très certainement souhaité. Ne pas être seul, ne pas s'absenter, mais être avec tous sur la ligne de risque de l'œuvre à faire et de la vie.

Marie-Andrée Beaudet a été la compagne de Gaston Miron et est professeur au département des littératures de l'Université Laval. On lui doit l'édition de *L'Homme rapaillé* dans la collection «Poésie» de Gallimard.

Budapest 1956 (Bulletin)

durant ces dix secondes soudaines (la fumée de la première cigarette l'a mertume du café) la voix qu'on n'écoute déjà plus, parce que la mémoire savait déjà

la tête de l'humanité a blanchi cette nuit

je n'entendrai jamais plus le roucoulement, Imre Nagy, de la colombe dans tes yeux

(1956)

Rome

Lorsque je suis à Rome, de tout temps je vois déambuler Monsieur Jannini

À Rome, chacun est dans son siècle qui sur sa place devant sa fontaine qui en son église devant son tableau chacun passe son temps dans le temps

De même, à Rome, je ne quitte pas, mais d'un pas, mon frère ancien, Le Caravage

(1986)

Naissance et mort de l'amour

J'ai connu connaître enfin de toujours le nom de la femme en dedans de moi que j'ai rencontrée un Noël à jamais dans sa maison en fête par le destin je n'ai pas su revenir de cette fois ni de l'inexplicable ni de l'éternité je tiens d'elle qu'elle m'aime autant que dans l'indécision de son cœur ainsi

parce que je ne connais toujours pas le nom de la femme en dedans de moi que j'ai rencontrée un jour à jamais dans le labyrinthe aimé du destin je ne suis plus revenu de cette fois ni de l'inconsolable ni de l'éternité j'ai mal d'elle que j'aime sans savoir dans l'égarment des années à l'oubli

forclos aujourd'hui de ma chance hier j'erre devant moi ou rien n'a de sens partout sa pensée m'emporte ailleurs je n'ai plus jamais été le même dit-on je serai mort pour de vrai de longtemps avant qu'un jour de mourir pour de bon ... je manque au temps je meurs du temps tout absent de ce qui en moi s'est tu

(1983)

SPIRITUALITÉ

Vivre à l'écart du monde

DAVID CANTIN

Lorsqu'on pense au cloître, à l'aspect métaphorique de la vie monacale. En gros, on traverse plus de sept cents ans d'histoire architecturale. On va de l'époque préromane à l'âge de art roman, des lignes flamboyantes du gothique aux styles mudéjar ou maurelins. Sans trop entrer dans les détails, on parle des multiples fonctions de ce véritable espace convivial. On insiste sur les aspects fonctionnels, l'emplacement, les règles et ce qui différencie l'apparence de la réalité.

Bien sûr, l'aspect esthétique joue un rôle prépondérant dans cette présentation. Véronique Rouchon Mouilleron explique l'esprit des décors, les ornements, tout comme cette nature sublimée qui s'éclaire dans une paroi allégorique. D'une certaine façon, l'auteur parle du cloître comme ce livre qu'on ouvre et qu'on apprivoise peu à peu. Il est évidemment beau-

quelques-uns. Toutefois, *Cloîtres. Jardins de prières* a l'avantage de se concentrer essentiellement sur l'aspect métaphorique de la vie monacale. En gros, on traverse plus de sept cents ans d'histoire architecturale. On va de l'époque préromane à l'âge de art roman, des lignes flamboyantes du gothique aux styles mudéjar ou maurelins. Sans trop entrer dans les détails, on parle des multiples fonctions de ce véritable espace convivial. On insiste sur les aspects fonctionnels, l'emplacement, les règles et ce qui différencie l'apparence de la réalité.

Bien sûr, l'aspect esthétique joue un rôle prépondérant dans cette présentation. Véronique Rouchon Mouilleron explique l'esprit des décors, les ornements, tout comme cette nature sublimée qui s'éclaire dans une paroi allégorique. D'une certaine façon, l'auteur parle du cloître comme ce livre qu'on ouvre et qu'on apprivoise peu à peu. Il est évidemment beau-

coup question des résonances symboliques des formes, mais aussi d'un lien primordial face au temps: «Parmi les mille fonctions du cloître, le voici devenu une horloge de pierre. Ses fenêtres et ses colonnes fonctionnent comme les repères du passage des heures. Ses chapiteaux inscrivent dans la pierre la mémoire des jours et des heures. Derrière la discontinuité et la multiplicité thématique des sculptures, on peut voir les implications cohérentes d'une utilisation empirique de l'espace régulier.» De plus, un portfolio thématique permet de mieux suivre la richesse, les contrastes et l'aura qui entoure ce phénomène artistique du Moyen Âge occidental.

CLOÎTRES.

JARDINS DE PRIÈRES

Véronique Rouchon Mouilleron
Photographies de Daniel Faure
Flammarion
Paris, 2000, 190 pages

Palmarès Renaud-Bray

Le baromètre du livre au Québec

du 12 au 18 décembre 2001

| 1 | Essais Qc | LE LIVRE NOIR DU CANADA ANGLAIS | N. LESTER | Intouchables | 5 |
|----|---------------|---|-----------------------|-----------------|-----|
| 2 | Roman Qc | GABRIELLE - Le goût du bonheur, T. 1 ♥ | M. LABERGE | Boréal | 54 |
| 3 | Roman Qc | FLORENT - Le goût du bonheur, T. 3 ♥ | M. LABERGE | Boréal | 9 |
| 4 | Roman | ROMUE BRÉSIL ♥ - Prix Goncourt 2001 - | J.-C. RUFIN | Gallimard | 16 |
| 5 | Roman Qc | ADELAÏDE - Le goût du bonheur, T. 2 ♥ | M. LABERGE | Boréal | 38 |
| 6 | Cuisine | LE GUIDE DU VIN 2002 | M. PHANEUF | L'Homme | 5 |
| 7 | Humour Qc | LES CHRÉTINIÈRES, T. 2 | P. BEAUSOLEIL | Intouchables | 12 |
| 8 | Humour Qc | LES PERRONISMES | LANDRY / MORIN | Intouchables | 9 |
| 9 | Essai Qc | L'ANNÉE CHAPLEAU 2001 | S. CHAPLEAU | Boréal | 6 |
| 10 | Pratique | LE GUIDE DE L'AUTO 2002 | J. DUVAL / D. DUQUET | L'Homme | 9 |
| 11 | B.D. | LE LIVRE D'ASTÉRIX LE GAULOIS | GOSCHNY / UDERZO | Albert René | 7 |
| 12 | Cuisine | LES SÉLECTIONS DU SOMMELIER 2002 | F. CHARTIER | Stanké | 8 |
| 13 | Roman | OÙ ES-TU ? | M. LÉVY | Robert Laffont | 5 |
| 14 | Sport | COMMENT JE JOUE AU GOLF ♥ | T. WOOD | L'Homme | 7 |
| 15 | Humour Qc | LES CHRÉTINIÈRES, T. 1 | P. BEAUSOLEIL | Intouchables | 64 |
| 16 | Roman Qc | PUTAIN ♥ | N. ARCAN | Seuil | 15 |
| 17 | Roman Qc | L'HOMME QUI ENTENDAIT SIFFLER UNE BOUILLOIRE | M. TREMBLAY | Leméac | 7 |
| 18 | Spiritualité | LE GRAND LIVRE DU FENG SHUI ♥ (éd. broché) | G. HALE | Manise | 139 |
| 19 | Fantastique | HARRY POTTER À L'ÉCOLE DES SORCIERS, T. 1 ♥ | J. K. ROWLING | Gallimard | 107 |
| 20 | Jeunesse | CHANSONS DOUCES, CHANSONS TENDRES (livre & CD) | H. MAJOR | Fides | 13 |
| 21 | Polar | LA CONSTANTE DU JARDINIER ♥ | J. LE CARRÉ | Seuil | 9 |
| 22 | Biographie Qc | L'IMPACT ♥ | P. NADÉAU | Flammarion Qc | 9 |
| 23 | Polar Qc | INSPECTEUR SPECTEUR ET LE CURÉ 97 | G. TASCHEREAU | Intouchables | 8 |
| 24 | Cuisine | SUSHIS FACILES ♥ | COLLECTIF | Marabout | 81 |
| 25 | Roman | MAMIE DAN | D. STEEL | Pr. de la Cité | 7 |
| 26 | Livre d'art | HISTOIRE DU QUÉBEC ♥ | J. LACOURSÈRE | Henri Rivard | 7 |
| 27 | Biographie Qc | RENÉ LÉVESQUE, T. 3 - L'espoir et le chagrin ♥ | P. GODIN | Boréal | 10 |
| 28 | Roman | LE DÉMON ET MADEMOISELLE PRYM | P. COELHO | Anne Carrière | 34 |
| 29 | Santé | DROGUES : SAVOIR PLUS, RISQUER MOINS | COLLECTIF | Stanké | 4 |
| 30 | Sc. Fiction | L'ULTIME SECRET | B. WERBER | Albin Michel | 4 |
| 31 | Polar | CE SOIR JE VEILLERAI SUR TOI | M. & C. HIGGINS-CLARK | Albin Michel | 3 |
| 32 | Biographie Qc | AUTOUR DE DÉDÉ FORTIN | J. BARBE | Leméac | 8 |
| 33 | Biographie | IL ÉTAIT MINUIT CINQ À BHOPAL ♥ | LAPIERRE / MORO | Robert Laffont | 36 |
| 34 | Arts | LA COMMUNAUTÉ DE L'ANNEAU - Le livre du film | J. FISHER | Pré aux clercs | 5 |
| 35 | Biographie Qc | L'HISTOIRE DES MOLSON (1780-2000) | K. MOLSON | L'Homme | 6 |
| 36 | B.D. | ASTÉRIX ET LATRAVIATA | A. UDERZO | Albert René | 39 |
| 37 | Roman | LA PART DE L'AUTRE ♥ | E.-E. SCHMITT | Albin Michel | 13 |
| 38 | B.D. | LE PETIT SPIROU N° 10 - Tu comprendras quand tu seras grand ! | TOME / JANRY | Dupuis | 5 |
| 39 | Cuisine | TRUCS DE CUISINIERS ♥ | LOISEAU / GILBERT | Marabout | 70 |
| 40 | B.D. | THORGAL N° 26 - Le royaume sous le sable | VAN HAMME / ROSINSKI | Lombard | 4 |
| 41 | Roman Qc | MADAME PERFECTA | A. MAILLET | Leméac | 9 |
| 42 | Sc. Fiction | LE SÉQUEUR DES ANNEAUX ♥ (éd. de luxe) | J. R. R. TOLKIEN | C. Bourgois | 477 |
| 43 | Biographie Qc | LANDRY - Le grand dérangeant | M. VASTEL | L'Homme | 7 |
| 44 | Transport | GUIDE DE LA MOTO 2002 | B. GAHER | Les guides Mota | 1 |
| 45 | Biographie | MADONNA | B. VICTOR | Flammarion Qc | 6 |

♥ : Coup de cœur RB — 1^{er} semaine sur notre liste N.B. : Hors prescrits et scolaires

Nombre de semaines depuis parution

24 librairies au Québec

Pour commander à distance : ☎ (514) 342-2815
www.renaud-bray.com



SCABRINI MEDIA

Bien au-delà de la simple impression

et



AGMV Marquis
IMPRIMEUR INC.

La passion du livre québécois

Longueuil • Montréal • Montmagny • Sherbrooke

LIVRES

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Un Werther moderne

CATHERINE MORENCY

Dans un Montréal multiculturel et pourtant cloisonné de toutes parts évolue Jeremy, professeur de philosophie désabusé et héros de *Captif, de roses enchaîné*, de Jeffrey Moore. Empruntant un ton qui rappelle Jean Genet dans *Journal du voleur*, le narrateur décrit sans pudeur son ascension dans le vice et l'obsession, suivant un parcours initiatique pavé de mensonges, de femmes et d'œuvres littéraires.

Un premier roman nourrit la curiosité en lui offrant de pénétrer dans un espace vierge, un no man's land fictionnel. Moore, dans cette géographie littéraire, ne craint pas le vide, tirant sans pudeur les ficelles d'un univers incongru mais pourtant humain. Oscillant entre un naturalisme critique et une forme un peu déconçue de romantisme outrancier, l'auteur impose un style hybride, où l'autodérision et l'ironie posent les bases de la comédie qu'est *Captif*... Car si le récit



JACQUES GRENIER LE DEVOIR
Jeffrey Moore

prend des airs de drame, ce n'est que pour mieux duper le lecteur, avant que la rencontre intime avec Jeremy ne le mette sur la piste de l'imposture.

En effet, et c'est probablement sur cet aspect que s'appuie l'ori-

ginalité de l'œuvre. Jeremy est un antihéros romantique, qui se retrouve, par une ruse de l'auteur, perdu dans un dédale amoureux et existentiel, d'où il tente de s'extirper grâce au secours de la littérature, entreprise qui s'avère plus que chaotique. Bien qu'il possède tous les traits d'un jeune Werther moderne, rêveur, naïf, hypersensible et geignard, Jeremy échoue dans son rôle de héros, faisant aussi dans le mensonge, le plagiat, la paresse et la maladresse absolue. «*Je me traînai jusqu'au lit et restai couché dans le noir, les yeux ouverts, craignant de perdre la raison, jusqu'à ce que le trafic automobile du matin me berce et m'endorme. Je rêvai que j'étais un article d'encyclopédie: DAVENANT (Jeremy). Synonyme d'imbécile. Voir CRÉTIN.*»

Contre tous

Cette auto-ironie est accrue par le tempérament iconoclaste du narrateur, qui, révolté contre tout ce qui rime avec société (à

l'exception de Milena, objet pathologique d'un amour marginal), n'hésite pas à faire le procès de chacune des instances qui l'entourent. Ainsi, les universitaires, dont il fait vaguement (et non sans dégoût) partie, les journalistes (qu'il écorche sans scrupule), les branchés et les gauchistes de Montréal en prennent pour leur rhume. Mais dès qu'on croit deviner chez Jeremy un soupçon d'assurance, ce dernier se censure: tous les griefs qu'il entretient envers autrui ne s'incarnent que dans son fort intérieur et demeurent de l'ordre du fantasme. Bien qu'il rêve de s'élever au-dessus de la masse pour défendre ses idées ou celle qu'il aime, le héros, un raté (comme il se décrit lui-même), bégaye, tâtonne, hésite, et conclut chaque entreprise révolutionnaire par un silence frustré. «*Comme j'aurais aimé avoir dit moi-même à Haxby d'aller se faire foutre. Bon sang! Je le lui aurais dit, j'en étais presque certain. Si j'avais eu assez de temps, je me serais ap-*

proché de lui et lui aurais dit d'aller se faire foutre, tout de go. Ou je lui aurais téléphoné. Le lui aurais télécopié. Lui aurais laissé un message. Merde.»

Dans cet univers d'entreprises avortées, Jeremy évolue (ou plutôt stagne) entre onirisme et réalité, confondant ses épisodes névrotiques avec les moments réels de sa déchéance. A ce récit bâti en trompe-l'œil vient se greffer une obsession, la littérature, qui semble être le point de départ de l'histoire et son fil conducteur. Dès le premier chapitre, on apprend que la lecture d'une page de *A Yorkshire Tragedy*, drame peu connu de Shakespeare, a changé le cours de l'existence de Jeremy lorsqu'il était encore enfant. Cette «Page» devient non seulement le mantra du jeune homme, mais aussi sa boussole. Le vulgaire bout de papier acquiert une réelle humanité aux yeux de son disciple naïf, qui accorde ses moindres gestes aux révélations qu'il croit issues de la plume du barde élisabéthain, ce

dernier devenant son maître incontesté. Voilà le prétexte idéal pour Jeremy. Faute d'audace, il laissera ce «bon vieux Will» orchestrer ses propres déboires: bourdes amoureuses, crochepieds administratifs, impostures sociales, tout y passe, et Jeremy finira presque par mettre le monde à sa main.

Moore gagne ainsi le pari du roman à tiroirs, mettant à profit une écriture hachée, trouble, dynamique. Il propose des pistes de réponse à la question «qu'est-ce qu'un héros moderne?» et se situe parmi les quelques intellectuels contemporains qui osent admettre le rôle de la faiblesse comme mécanisme naturel et créateur chez l'homme.

CAPTIF, DE ROSES ENCHAÎNÉ

Jeffrey Moore
Traduit de l'anglais
par Ivan Steenhout
Les Éditions de la Pleine Lune
Montréal, 2001, 468 pages

ROMAN

L'amour, la vie et le deuil

SOPHIE POULIOT

Difficile de vieillir. Surtout lorsque tout ce qui constituait les piliers d'une existence disparaît. Une femme perd son compagnon puis, un à un, ses enfants qui s'en vont mener leur propre vie. Même son corps, sa santé, lui fait faux bond. Seule, souffrante, n'ayant comme emploi du temps que d'analyser toutes les facettes de sa douleur, la dame offrira un solo touchant et intelligent, quoique non exempt de complaisance.

La romancière et dramaturge Abba Farhoud (*Quand j'étais grande, Le bonheur a la queue glissante, Maudite Machine*, etc.) s'intéresse à l'univers des femmes qui se donnent corps et âme à l'amour et à la famille. Que font ces grandes amoureuses lorsque le mari préfère d'autres bras et que les enfants quittent le nid familial? Elles souffrent. Telle est précisément la situation de l'héroïne et narratrice de *Splendide solitude* — la narration alterne entre la première et la troisième personne, tentative de distanciation d'une analyste trop impliquée dans sa propre peine pour la disséquer froidement.

Au passage, plusieurs réflexions intéressantes seront formulées. A titre d'exemple, Faroud évoque la pudeur du pianiste qui, en dehors du concert à proprement parler, cesse de jouer aussitôt qu'il s'aperçoit qu'on l'écoute. Observation très juste. De la même façon, l'auteur se montre fine psychologue lorsqu'elle soutient que les querelles entourant souvent le divorce ont la vertu non négligeable d'aider à couper le cordon qui relie toujours les anciens amoureux. Et que dire de ce couple de parents à l'amour idéalisé, morts trop tôt, avant que la vie ne se soit chargée d'en montrer ou non la pérennité. Néanmoins, plus encore que

toutes ces fines réflexions, le principal intérêt du roman de Farhoud réside en son questionnement quant aux véritables fins de la vie. Vit-on pour s'illustrer, pour aimer, pour aider d'autres personnes, pour accomplir certaines choses? Pourquoi vit-on? Doit-il y avoir une raison? Pour être heureux? Est-ce suffisant? Et comment définit-on le bonheur? La réussite sociale, voire professionnelle, fait-elle indissociablement partie du bonheur? Ne peut-on qu'être, exister, ou faut-il absolument faire, réaliser et accomplir quoi que ce soit à tout prix? Et les accomplissements privés comptent-ils autant que ceux publics? N'y a-t-il que les femmes pour se contenter de succès d'ordre privé?

Des battantes

Dans son questionnement existentiel, l'héroïne enverra bien sûr ses amies, artistes, journalistes ou gestionnaires, toutes adeptes du culte contemporain de la performance. Elles réalisent des choses, elles sont toujours débordées, trop occupées pour avoir le temps de réfléchir. Chanceuses que voilà! Elles ont rapidement fait le deuil du mari qui les a quittées. Elles ont des amants, des rendez-vous, un emploi du temps impossible, ne sont jamais tristes.

Car en plus du bonheur, de la vie et de l'amour, sujets de taille s'il en est, l'auteure aborde aussi la question du deuil et de la mort, au sens large du terme. Encore une fois, elle pose un regard juste sur ce que signifie le deuil, sur ce qu'il implique et sur sa nécessité. Là où le lecteur laissera peut-être tomber, et bien que le fait soit sans doute exact sur le plan psychanalytique, c'est lorsque, presque en fin de récit, l'héroïne décrètera que toute sa vie a été occupée à combler le vide intérieur laissé par le



travail de deuil non accompli, suivant la mort de ses parents. Tant mieux, si cette conclusion aide le personnage à surmonter son mal de vivre, mais après tant de finesse, fallait-il une conclusion aussi grossière? Petite maladresse ou suite inéluctable du récit des jours d'une bourgeoise n'ayant rien d'autre à faire que de ressasser sa peine? Préférons la première hypothèse et gardons-nous de jeter le bébé avec l'eau du bain. Le dernier roman d'Abba Farhoud regorge d'observations justes, en plus de semer quelques pistes de réflexions existentielles intéressantes, et le tout est rédigé avec une indéniable poésie. Tout cela vaut sans doute son pesant d'or.

SPLENDIDE SOLITUDE

Abba Farhoud
Édition de L'Hexagone
Montréal, 2001, 196 pages

ESSAI

Éloge de la vie chaste

DAVID CANTIN

En raison de son titre, certains hésiteront peut-être avant d'ouvrir cette volumineuse *Histoire universelle de la chasteté et du célibat* que signe l'ontarienne Elizabeth Abbott. Dommage, puisqu'on apprend beaucoup dans cette œuvre ambitieuse qui se lit comme un roman. A une époque des plus permissives, qui oserait promouvoir les vertus de l'abstinence sexuelle? En fait, ce document ne cherche d'aucune manière à convertir, mais consiste plutôt à décrire et à interpréter le plus grand nombre possible d'expériences du célibat. Une étude sérieuse où l'on découvre une autre facette de l'histoire humaine.

D'abord paru en anglais en 1999, cet ouvrage propose au lecteur une étonnante vulgarisation sur un sujet à première vue peu inspirant. Pour Elizabeth Abbott, «la continence, ou chasteté, consiste à s'abstenir de relations sexuelles, volontairement ou sous la contrainte, pour une période arrêtée ou indéterminée». C'est à partir de cette définition que l'historienne, égale ment écrivaine, explore le mode de vie, aussi troublant que complexe, d'hommes et de femmes continents dans le monde entier. Des mots tels que chasteté, célibat sexuel, continence et virginité reviendront donc, sans cesse, d'un chapitre à l'autre.

De plus, si la continence est au centre du christianisme, c'est en



Elizabeth Abbott

grande partie grâce à cet enfant divin né miraculeusement d'une mère humaine et vierge. Toutefois, Abbott ne privilégie guère qu'une optique chrétienne dans son histoire. Elle puise ses exemples chez les jeunes et les vieux, en passant par les castrats ou même les prisonniers, les athlètes ou encore les chamans.

Plutôt que de suivre un ordre chronologique précis, cette histoire montre les différentes perspectives par rapport à la chasteté. Cela va du courage des Mères du désert aux béguines médiévales qui refuseront les contraintes du couvent, d'ambitieuses abesses à

la première sainte iroquoise Kateri Tekakwitha. L'auteure traite aussi des vertus énergétiques attribuées au sperme, de la chasteté dans le monde secret de l'occultisme ou à travers la littérature en général. On pense ici à Milton, qui considérait la chasteté comme la vertu ultime, à la conversion de Tolstoï ou à l'aspect moral du roman de John Irving intitulé *Le Monde selon Garp*.

Elizabeth Abbott traite, du coup, de certains aspects de la vie de grandes figures emblématiques tels Jeanne d'Arc, Léonard de Vinci, Isaac Newton et Gandhi. Ces noms bien connus se mêlent à d'autres plutôt anonymes issus du christianisme primitif jusqu'à nos jours. L'auteure ne se gêne pas aussi pour s'opposer au célibat chez les prêtres, de même qu'à certains mouvements américains de droite comme True Love Waits. Provocante à l'occasion, cette *Histoire universelle de la chasteté et du célibat* prône finalement une liberté de choix en matière de chasteté plutôt qu'une obligation ardue.

HISTOIRE UNIVERSELLE DE LA CHASTÉTÉ ET DU CÉLIBAT

Elizabeth Abbott
Traduit de l'anglais
par Paule Foyart
Éditions Nidart
Montréal, 2001, 620 pages

SOUVENIRS

Et Jasmin est heureux

LOUIS CORNELIER

Sacré Jasmin! J'ai lu tant de ses livres, surtout les plus récents, que je crains toujours la répétition au moment d'ouvrir son nouvel envoi... annuel. Et, oui, l'écrivain compulsif se répète, reprend parfois la même anecdote fois, mais jamais il n'ennuie. On entre dans ses livres comme chez un vieil ami qui, sans nous surprendre parce qu'il ne change pas, nous enchante toujours.

Cette fois-ci, sous une couverture baveuse, plutôt vulgaire, que l'artiste en lui aurait dû refuser, Jasmin revêt ses habits de portraitiste enjoué au style populaire farouchement efficace. «*Livre de joie*», «*Livre de la gratitude*», «*Je vous dis merci*» regroupent en effet 38 portraits d'hommes, de femmes ou d'enfants qui ont enrichi et égayé l'existence de ce boulimique de la vie.

Ce sont, d'abord, des membres de sa famille (père, mère, sœurs, enfants, petits-enfants, conjointes) mais aussi des amis (Ubaldo Fasano), des collègues ou patrons (Pierre Péladeau, Alain Stanké, Paul Buissonneau, Guy Fournier), des acteurs et actrices, d'anciens professeurs, des mentors (André D'Allemagne) et des amoureuses de jeunesse. Le Jasmin intime, celui qui à toujours su s'abandonner au plaisir de se livrer, leur rend ici hommage avec sa fougue coutumière. Ultrasensible, le bonhomme n'est toutefois jamais larmoyant. À cet égard, les pages qu'il consacre à ses parents (dont il se souvient, pauvre innocent, avoir déjà eu honte), à sa sœur Marielle, à sa fille Eliane et à son ami décédé Fasano apparaissent comme les moments les plus émouvants de ce livre de la reconnaissance.

Écrivain naturel, Jasmin possède de cette rare qualité littéraire qu'on appelle la sincérité. Sa prose est parfois un peu rugueuse aux entournures, mais elle ne sonne jamais faux, dans l'hommage comme dans la polémique. Ici, par exemple, le ferrailleur s'en prend sans détour à Gilles Marcotte, remercié par ailleurs, qui l'a «rayé de la liste des auteurs vivants» depuis 1965, et aux artistes subventionnés, ces «têtués de l'argent public, celui des travailleurs qui, eux, ne nous demandent rien». Le bonheur, c'est clair, ne transformera pas la grande gueule en vieux flagorneur. Tant mieux.

JE VOUS DIS MERCI

Claude Jasmin
Éditions Stanké
Montréal, 2001, 272 pages



ÉDITIONS DU ROCHER

VIENT DE PARAÎTRE

MARIO POLETTI BRASSENS l'ami

SOUVENIRS, ANECDOTES,
CONVERSATIONS ET RÉFLEXIONS



Préface de Maxime Le Forestier

Des photographies, des manuscrits
des notes et des dédicaces par centaines

Un CD inédit de la création d'une chanson

Album consacré aux témoignages d'amitié que Brassens a laissé à son ami Mario Poletti : des centaines de documents, manuscrits, photographies, notes, dédicaces et, bien sur, des anecdotes de leur vécu.

À cela s'ajoute un CD pour nous faire partager les émotions de la création de la plus célèbre chanson du répertoire de Brassens, **Les copains d'abord**.

L'auteur, **Mario Poletti** a rencontré Brassens en 1957 à l'Alhambra de Paris.

Vingt ans après la disparition de cet ami, Poletti décide qu'il est temps pour lui de témoigner de cette grande amitié et de partager avec le public tous ces trésors qu'il a conservé de son ami Brassens.

Communications
Jo Ann Champagne inc.

LES MÉTIERS
aap

Olivieri
librairie • bistro

UN
BISTRO

DES DIZAINES
D'ÉVÉNEMENTS

DES MILLIERS
DE LIVRES

5219, Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges
Tél. : 514-739-3639
Fax : 514-739-3630
service@librairieolivieri.com

LIVRES

ESSAIS QUÉBÉCOIS

La nation entre la culture et le politique

Ceux qui n'ont pas eu le temps ou le courage de suivre le foisonnant débat sur l'identité québécoise qui occupe intellectuels et universitaires depuis 1995 ont maintenant la chance de se reprendre grâce à la belle synthèse qu'en offre la jeune politologue Geneviève Mathieu dans *Qui est Québécois?*. L'analyse contenue dans ce bref ouvrage est si fine, si pointue et si détaillée qu'il ne saurait être question de la résumer sans la trahir, mais on peut au moins en indiquer les grandes lignes afin de faire ressortir la pertinence du projet.

Dans ce débat, c'est surtout aux souverainistes qu'incombe le fardeau de la preuve puisque ce sont eux qui proposent une rupture avec l'ordre existant. Jusqu'à il y a peu, affirme Geneviève Mathieu, le modèle de la nation culturelle de Fernand Dumont ralliait les gros des troupes nationalistes. Fondé sur une magistrale lecture sociologique de l'histoire du Québec, ce modèle distingue les concepts de nationalité et de citoyenneté et attribue au sujet politique unitaire français la mission de perdurer dans l'histoire dans la fidélité à la culture qui l'a construit. Pour Dumont, le Québec n'est donc pas une nation, mais une communauté politique plurinationale qui a besoin d'imposer une culture de convergence française, de langue et de mémoire, afin d'assurer l'épanouissement de la seule nation française d'Amérique.

Dans le contexte des années 1990, où l'on assiste à une sorte de sacralisation du concept de pluralité et au recul de la référence identitaire nationale particulière devant ces « principes universels » que sont les droits individuels et la démocratie procédurale, le modèle dumontien entre en crise: « Le sujet unitaire appelle une nation culturelle, le sujet éclaté, lui, appelle une nation politique. » Pour les souverainistes, le défi est de taille puisqu'il exige de relativiser la référence culturelle qui, jusque-là, donnait sens à leur projet et qui apparaît maintenant inconciliable avec le devoir de respect de la pluralité, tout en maintenant la pertinence de leur option.

À partir de ce point de vue fondamental, Geneviève Mathieu analyse ce qu'elle désigne comme « les propositions de rechange au modèle dumontien ». Son parcours, qui amène à visiter les variantes du concept de culture publique commune (Beauchemin, Caldwell et Harvey), le modèle abstrait de patriotisme constitutionnel (version Bariteau) et le modèle de la nation sociopolitique proposé par Michel Seymour, se conclut par une adhésion critique au modèle de la nation québécoise « comme francophonie nord-américaine » développé par Gérard Bouchard.

Fondé, comme celui de Dumont, sur une lecture cohérente de toute l'histoire du Québec, ce modèle mériterait d'être retenu parce qu'il permet d'ouvrir le cercle de la nation au-delà des Canadiens français, « sans pour autant dénaturer ou renier le vécu du groupe majoritaire ».

re», puisqu'il se fonde sur la maîtrise de la langue française et sur une mémoire collective revisitée, mais non trahie, pour définir la nation québécoise.

Serge Cantin et Jocelyn Létourneau, toutefois, ne l'entendent pas ainsi et Geneviève Mathieu a l'honnêteté d'offrir un aperçu de leurs critiques plutôt sévères. Pour le premier, la « vision instrumentale de la langue française » véhiculée par Bouchard déracine cette langue et s'apparente à un opportuniste abandon de la charge de mémoire qu'elle contient et qui donne sens au projet souverainiste. Pour le second, la lecture bouchardienne est entachée d'un postulat souverainiste fataliste qui confine à la propagande. Le jugement de Létourneau, résumé ici par Mathieu, fait mal parce qu'il conteste la scientificité même des travaux de Bouchard: « Ainsi, les historiens nationalistes ne seraient pas entièrement au service du progrès de leur science, mais plutôt à la solde d'un projet politique. »

Geneviève Mathieu ne se formalise pas de cette présence de l'idéologie dans ce débat d'historiens-sociologues puisqu'elle postule, en s'appuyant sur Bourdieu, le caractère inévitable du phénomène. À son avis, « le concept de nation n'est pas un concept analytique, mais un concept pratique », et cela entraîne nécessairement ceux qui s'attachent à le définir dans le champ de la pratique politique. Parce que, dit-elle, « les logiques scientifique et politique ne sont pas dissociées », il faut donc accepter que « l'exercice théorique de redéfinition de la nation a pour objectif de réorienter le mouvement souverainiste » et, en ce sens, la critique épistémologique et fédéralisante de Létourneau n'échappe pas plus que les autres à cette logique de concurrence.

Ces nouveaux débats théoriques et idéologiques sur le passé et l'avenir de la nation québécoise sont loin d'être terminés parce qu'ils dépassent en complexité et en raffinement les anciens paradigmes qu'ils souhaitent remplacer.

Aussi, il faut saluer la parution de cette excellente synthèse qui trace, malgré son parti pris bouchardien, un honnête portrait d'ensemble de cette riche production intellectuelle et qui nous aide à démêler les enjeux fondamentaux de ces discussions. Capable de rester claire et juste à travers les distinctions les plus subtiles et les nuances les plus délicates qu'exige un tel travail, Geneviève Mathieu remplit à merveille son rôle d'éclaircisseur universitaire.

louiscornellier@parroinfo.net

QUI EST QUÉBÉCOIS?

SYNTHÈSE DU DÉBAT SUR LA RÉDEFINITION DE LA NATION
Geneviève Mathieu
Éditions VLB
Montréal, 2001, 144 pages



Louis Cornéliier



La Fête nationale des Québécois. Le modèle de nation développé par Gérard Bouchard permet d'ouvrir le cercle de la nation au-delà des Canadiens français, « sans pour autant dénaturer ou renier le vécu du groupe majoritaire ».

MUSIQUE

Renouveler la biographie musicale

FRANÇOIS TOUSIGNANT

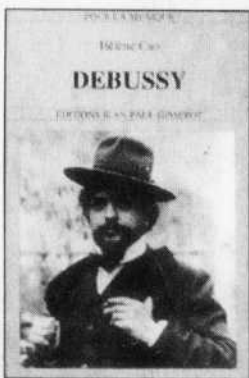
Dans une collection dirigée par Remy Stricker, on s'attend à des ouvrages qui s'attachent à cette nouvelle tendance de l'hagiographie des musiciens qui passe davantage par la psycho-biographie que par une élogie ramassée en chapelet de chefs-d'œuvre à l'usage des bien-pensants. Mais attention: s'il s'agit ici de passer l'œuvre d'un auteur au prisme des circonstances sociologiques et biographiques, on ne fait pas pour autant dans la psychologie 101. En effet, on tente plus de poser des questions, de montrer des parallèles, tout en gardant comme toile de fond ce qui importe davantage, à savoir la musique qui vit par le style d'un auteur.

Commençons par le cas Verdi. Curieux de découvrir, au fil des pages, comment la vie de l'homme peut se voir comme parallèle à celle des héros qu'il choisit. Jusque-là, ce serait au plus légèrement original. Là où l'ouvrage décolle vraiment, c'est à l'endroit précis où le commentaire entre dans la manière dont Verdi a fait évoluer l'opéra. Comment, de machine à composer selon des recettes à améliorer, Verdi impose une nouvelle manière de faire.

Pour mettre en brèche le royaume des impresarios, Verdi fait tout pour être seul maître d'œuvre des représentations de ses opéras. En plus, l'auteur démontre, ne serait-ce que par les titres des opéras, comment Verdi a su briser la suprématie des prima donna. Face aux Lucia, Linda, Norma, Semiramide et cie de ses prédécesseurs, il impose des Nabucco, Attila, Oberon, Macbeth, Don Carlo, Rigoletto, sans omettre Otello et Falstaff.

Verdi se définit comme homme de théâtre. Emmanuel Reibel nous montre que, si la scène et ses artifices sont la manifestation publique, la vraie scène, pour cet artiste, est celle qu'il se construit pour vivre. Le meilleur théâtre de Verdi, c'est sa vie, comment il la manipule, la transforme, bref fait de son ego le paragon du héros verdien.

Processus d'identification, de transfert, jalousie de l'intimité, tout cela est démonté comme une horloge suisse. Mieux encore, on voit comment Verdi fut, malgré lui, pris dans l'engrenage du Risorgimento. Comment le public, plus que l'auteur, s'est reconnu dans les livrets et le rôle du chœur à une époque où faire rimer « Italia » avec « libertà » assure une levée de bravos.



À l'exact opposé, les rapports entre lui et Wagner reçoivent un nouvel éclairage. Différence entre le praticien et le théoricien, l'intuitif et le philosophe, le poète et le rimeur, qui n'ont qu'un seul but: toucher le public. Malgré le refus des « méthodes » wagnériennes, Verdi n'y reste pas insensible, en bon témoin du romantisme. Lui qui trouve Wagner trop long (rares sont ses ouvrages qui dépassent deux heures, le temps d'un acte wagnérien), il cherche la même unité, abhorre la division en numéros, airs, duos et chœurs. Par contre, il recherche la crédibilité contemporaine plutôt que le symbole mythologique.

Peu importent ces méandres, la vérité de l'homme pointe. Entier, fier, véritable artiste indépendant. On découvre un homme à la fois dur, très dur, et humain, un propriétaire terrien doublé d'un homme au sens du théâtre parfois mal dégrossi, mais redoutablement efficace.

De la nuance

Hélène Cao s'intéresse au cas Debussy. Intéressant parallèle à faire entre ces deux ouvrages consacrés à des compositeurs qui ont fui des origines modestes pour s'insérer dans une société plus noble et financièrement aisée (là où Verdi réussit, Debussy échoue lamentablement).

Difficile de porter un regard « objectif » sur ce musicien et son œuvre. Voilà le premier constat de Cao: le *gout* fait le génie de Debussy, une notion aussi indéfinissable qu'immédiatement ressentie par l'auditeur le moins doué.

On suit ici, petit à petit, comment Debussy, rebelle de nature à tout académisme, s'est formé à l'aune du symbolisme. Tenant de l'esthétique impressionniste, vous en prenez pour votre rhume; Debussy est le pur fruit du romantisme qui s'ouvre sur l'ailleurs, sur

la modernité des correspondances baudelairiennes, rejetant en bloc l'étiquette impressionniste. En cela — et l'auteur ne fait malheureusement que glisser là-dessus —, il est l'héritier du tout premier romantisme révolutionnaire, cherchant l'inspiration dans la littérature, certes, et, à l'instar de cette génération, revendiquant un statut privilégié pour la totalité de la perception musicale. Suggérer pour faire comprendre, plus que décrire pour dire.

Avec comme toile de fond l'incontournable *Pelléas et Mélisande*, l'auteur met en ruine les préjugés, ouvre des portes, résume toute une esthétique et ses contradictions. On comprend entre les lignes que Debussy, mal lettré malgré une solide acointance littéraire, use de l'improbable image pour arriver à ses fins. C'est-à-dire réinventer la musique hors des normes de la tradition. Ce en quoi Debussy reprend son titre de père de la musique post-tonale, qu'on a pu dire moderne, contemporaine ou d'aujourd'hui.

Surtout, l'ouvrage fait comprendre les ressorts de l'indépendance artistique intelligente, animée par une aspiration profondément personnelle et sensuelle, dont l'alter ego imaginaire, Monsieur Croche, est le plus fier garant, montrant le Debussy critique musical qui éclaire les buts poursuivis par l'artiste.

Comme c'est presque toujours le cas dans cette collection, il s'agit d'ouvrages de (très) jeunes musicologues. Intérêt supplémentaire donc, qui montre que la relève, en ce domaine, est plus que fortement assurée, hors des papiers « théoriques » à l'américaine et des exégèses stérilement savantes d'auteurs qui friment en flirtant uniquement avec la méthode. Vous voulez vous passionner pour la musicologie, voilà une collection qui vous offre une merveilleuse porte d'entrée (à ne pas confondre avec aboutissement accompli).

VERDI

Emmanuel Reibel
Éditions Jean-Paul Gisserot, coll. « Pour la musique »
Paris, 2001, 126 pages

DEBUSSY

Hélène Cao
Éditions Jean-Paul Gisserot, coll. « Pour la musique »
Paris, 2001, 126 pages

ESSAIS

Dire l'expérience psychanalytique

MARIE CLAIRE LANCTÔT BÉLANGER

Parler de la psychanalyse, alors qu'elle est entreprise de parole et d'expérience psychique et relationnelle d'une singularité extrême, est difficile, périlleux même. À la périphérie de l'art, de la science et de la littérature, elle fascine, intrigue et rebute. Ceux qui tentent d'en parler la voient souvent bondir et s'échapper hors des filets que leur discours tisse. Et puis, est-ce possible de parler de la psychanalyse, du psychanalyste, comme s'il s'agissait d'un corps unique, d'un corps unifié dont on pourrait saisir et dire l'essence? Deux essais, à l'opposé l'un de l'autre, s'y sont frottés.

D'abord le discours savant, celui de Simon Harel, universitaire et psychanalyste, qui lie psychanalyse et littérature dans l'inquiétude que toutes deux installent dans le trop grand confort de la pensée rassurante et rassurée. Son travail se situe, loin de la métapsychologie, dans une tentative de donner une autre forme à la métaphore freudienne de l'archéologie. Celle-ci, décrivant l'inconscient comme le lieu d'inscription des traces infantiles, définirait la cure psychanalytique comme une longue recherche des souvenirs enfouis et une remontée vers le conscient, prise de possession d'un passé jusqu'alors ignoré et refoulé. Ici, Simon Harel, partant du monde de la littérature dont il est issu, orchestre une longue étude sur la structure et la notion de récit en psychanalyse. Le titre suggérerait la voix; le travail s'orientera vers le contenu de la voix, vers ce qui se dit dans la cure. Fable, histoire, récit: l'univers de la narration est inventorié, décortiqué, analysé.

Se raconter, se taire, s'écrire, se lire et s'interpréter: l'oralité de la parole devient ici un texte. Tout en affirmant: « Le récit en analyse est bousculé, heurté. L'acte énonciatif qui précède la narration, qui en figure d'une certaine manière l'ombre parlée, s'épuise à dire la fragile transmission du récit sur soi », le long travail de Simon Harel cherche à saisir les conditions de production, le comment de l'énonciation du discours des coauteurs que sont l'analysant et l'analyste. Paul Ricœur, Roy Schafer, Peter Brooks, Wilfred Bion et Jacques Lacan serviront de guides. Là où la littérature sera convoquée, Michel Leiris, surtout, prêterà ses mots et ses images.

Les propos de Harel s'enroulent beaucoup sur eux-mêmes, de façon savante, hermétique, répétitive. Ce n'est pas tant une réticence devant la psychanalyse appliquée à un autre champ qu'à celui de la cure qui entrave la lecture, ce serait plutôt une résistance devant une telle mise à plat, en schèmes, en scansion, en sanction narrative, en phrases élégantes, en mots recherchés de ce qui serait devenu la matière même de l'analyse et la passion herméneutique de l'analyste.

Mots enfouis, paroles refoulées, énoncés secrets

« La psychanalyse ne cesse d'évoquer l'enjeu complexe du récit dans la prise de la parole dont l'inconscient est la source. [...] La psychanalyse n'est pas un récit [...] La psychanalyse n'est d'aucune manière la codification narrative qu'impose le récit. » De l'intérieur, le lecteur psychanalyste ne reconnaîtrait pas grand-chose de sa clinique, de son écoute, ni de l'ouverture vers l'élaboration et la liberté psychique. Mais le faudrait-il? L'intérêt de ce travail s'adresse peut-être à ceux qui, de l'extérieur, voudraient « comparer » littérature et psychanalyse, les récits, les formes narratives, les temporalités discursives, les pôles d'énonciation.

Là où le lecteur tirerait quelque profit de cette lecture, c'est dans les très nombreuses phrases « définitives » où Simon Harel réussit parfois de belles métaphores: « La psychanalyse est cette forme mythique du discours qui ne cesse de se dire et de se redire à travers les masques d'une parole sans fin. » « La psychanalyse est formée par les plis de la vie psychique qui condamnent le sujet au langage, qui le font aussi jouir de travailler avec les mots. » Ou encore, répétant que « le psychanalyste est un sujet sans qualités », il ajoute: « L'analyste peut bien sûr, le temps d'une séance, devenir un parent d'adoption — c'est d'ailleurs une des définitions archaïques du transfert —, mais il doit aussi savoir laisser son enfant à la porte du cabinet pour retrouver les siens. »

Reprenant Schafer, Harel affirme que « la psychanalyse est malade de l'absence de littérature ». Soit. Mais j'hésite à penser qu'un travail si éloigné de la vie clinique, si désincarné, si empha-

tique, si étranger à la souffrance qui s'y manifeste crûment puisse mener à la guérison souhaitée.

La première séance et la dernière

Sans rendre compte de toute la complexité de l'étude de Simon Harel, il serait presque loufoque de la comparer au travail journalistique d'Agnès Bardou. Ce qui se veut, dans ce deuxième ouvrage, une enquête sur la fin de l'analyse est en fait un collection de lieux communs exsangues et, somme toute, assez vains.

Pourtant, la question « qu'en est-il de la fin d'une psychanalyse? » est intéressante. Il s'agit, dans cette fin de relation, de la question de la mort, de la finitude, de la reprise en soi d'un processus déchirant. De la solitude, aussi. Mais Agnès Bardou, rassemblant neuf personnes, glisse de l'une à l'autre en rapportant des propos fragmentés, sans âme et sans densité. Elle étale dans une naïveté désarmante, sans les remettre en question, les diverses façons soit de quitter, soit de rompre, soit de profiter des vacances pour s'esquiver ou encore de terminer une analyse. On y voit des agirs (abandonner plutôt que d'être abandonné) et des embellies qui ne sont pas sans risques pour l'avenir de l'individu.

Autant, chez Harel, l'on pourrait souhaiter un peu de simplicité dans son écriture, autant l'on pourrait attendre, chez Barton, plus de profondeur. Il reste que c'est cette dernière qui rend le plus clairement compte du lien entre la psychanalyse et la survie du sujet. Survie psychique et aussi survie physique. Et Barton conclut, dans des résonances sartriennes: « L'analyse, condamné à être libre. »

LA DÉMESURE DE LA VOIX

PAROLE ET RÉCIT

EN PSYCHANALYSE

Simon Harel

Liber

Montréal, 2001, 260 pages

MA PSYCHANALYSE EST TERMINÉE

Agnès Bardou

Bayard

Paris, 2001, 168 pages

L I V R E S

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Les habits neufs de l'ombre

GUYLAINE MASSOUTRE

Née à Béziers, au sud du Massif central, dans le milieu de la couture, Michèle Gazier poursuit, avec *Le Fil de soie*, la reconstitution des histoires qu'on y racontait. Elle avait donné *Le Merle bleu*, en 1999, autour d'un fait divers mettant en scène un étranger face à la rumeur d'un village, circulant autour d'une maison de couture. Le roman avait plu, tant pour sa clarté d'écriture que pour les portraits convaincants qu'il brossait. Ce nouveau roman porte la même aisance qui plaira à un large public de lecteurs.

C'est au cœur d'une tradition de mémoire qu'elle puise l'allant et la justesse de son écriture. Son talent lui vient aussi d'une connaissance approfondie du genre romanesque, et sa sobriété d'écriture est marquée d'un sceau journalistique où une certaine réserve est de mise. Attentive à chaque détail, la plume souvent heureuse et captivante, elle plonge dans la narration, avec une curiosité pour ses personnages qu'elle réussit à faire sentir à chaque page. En outre, elle gratifie le lecteur de son affection pour les parcours singuliers de personnalités hors normes. Enfin, elle aime les clins d'œil aux auteurs qui la font sourire: Colette, Queneau et même Dely, ce spécialiste du roman à l'eau de rose qui charmait les jeunes filles rangées de sa jeunesse.

Vivre vite

Dans *Le Fil de soie*, on fait la connaissance d'une styliste qui mène une carrière un peu tapageuse. Venue des ateliers de Lyon jusqu'aux milieux chics de la mode parisienne, elle entraîne dans son sillage son jeune amant, un garçon dont elle pourrait être la mère. La liaison donne lieu à une association de talents très productifs. Le couple n'est ni conventionnel ni assez solide pour tenir plus qu'un fil de soie. La mince corde est souvent tendue, mais elle vibre et luit d'un éclat délicat.

Odile, la rayonnante styliste, affiche sa vitalité d'ogresse, telle qu'on l'imagine chez une femme qui ose faire carrière dans les années folles. Le roman, toutefois, ne débute vraiment que dans la seconde moitié des années 50, époque d'une nouvelle rage de vivre, lorsque Odile rencontre Simon.

Cet étudiant à Montpellier, rebaptisé Odon, est un juif orphelin de Nîmes qui s'adonne au croquis de vêtements. Lorsque leurs destins se croisent, en 1954, ils deviennent l'un pour l'autre des complices inséparables: «*Dans la vie comme en voyage, le plus important n'est ni le départ ni l'arrivée, c'est ce parcours que l'on fait sien, que l'on invente, en sachant qu'un jour la destinée y mettra un terme*», écrit Gazier, menant son histoire avec cette désinvolture précise qu'elle donne en partage à ses personnages.

Des scènes croquées

La romancière ne plonge jamais très loin dans l'intimité du couple hors pair. Elle ne s'adonne pas non plus à l'inspection. Mais elle le capte à distance, comme sous un objectif photographique, et lui donne une liberté qui le fait exister. La lecture court au fil des pages, aussi vite que le crayon qui dessine une nouvelle collection. Odile Délie mène le bal. On dirait que son auteur lui laisse la plus belle part, celle d'ouvrir le chemin. Cette Délie fait tourner la tête, mais garde le contrôle de l'ivresse qui vient avec elle. Odon, rebaptisé Authon, se laisse aller au plaisir de se sentir envahi d'un doux vertige de jeunesse. Déterminante expérience, qui fait toucher à la fortune des stars.

Le Fil de soie est en littérature l'équivalent d'une aquarelle en peinture. Sélectionné au premier tour du Goncourt, il est l'exemple même d'un roman qu'on a envie de lire pour le plaisir de sa transparence, de ses couleurs et de sa délicate sensibilité. Les images du monde qui l'habitent y sont à la fois to-

niques et reposantes. Lorsqu'il prend fin, au début de 1990, l'agitation commence à s'installer: la vie que Gazier vient de raconter a l'effet d'une longue pause dans les horreurs qui hantent le monde contemporain. C'est exactement l'inverse de ce que les romans disent habituellement. On y sent l'antidote au désarroi qui se lit dans les regards de ceux qui ne savent pas voir. Ici, le narrateur se nomme Ahmed Belali. Il est tunisien. Il a fait ses études d'art à Montpellier.

Autre bouquet de sensations

Les Fleurs du silence est un monologue que Nathalie Rheims adresse à son père, le romancier académicien Maurice Rheims. Elle l'imagine mort. L'objet de cette lettre ouverte? Dire à un père inaccessible combien on l'a aimé et combien la distance dans laquelle il vous tenait, vous sa fille, vous a fait souffrir et vous a nourri d'un immense désir de lui ressembler.

Maurice Rheims, dans une interview, a accepté de parler du livre qu'il a lu, contrairement à ce que la romancière met en scène. Il dit être touché. «*Toi qui dis ne croire en rien, c'est dans la puissance du trait que se maintient ta conviction*», écrit l'auteure, reconnaissant par son «*pair*». On revient donc au livre pour son écriture, très émouvante, dense comme les versets poétiques d'un chant douloureux. Nathalie Rheims évoque un désir infini de communion et y trace les plis de sa féminité involuée.

Sa rêverie de Narcisse trace avec langueur les contours d'un portrait du père, dans un halo qui se détache légèrement d'elles, sans cesser d'être plus évanescence qu'une chimère. L'écriture y est rite, sacerdotale célébrant un moment de quasi-absence et de suspens du temps, entre la veille et le sommeil. Peut-être une ode aux derniers moments de la vieillesse, avant l'engloutissement dans une autre réalité.

LE FIL DE SOIE

Michèle Gazier
Le Seuil
Paris, 2001, 251 pages

LES FLEURS DU SILENCE

Nathalie Rheims
Flammarion
Paris, 2001, 125 pages

VOYAGES

Le monde de la mort

MADAGASCAR, L'ÎLE AUX SORCIERS

Nicole Viloteau
Arthaud
Paris, 2001, 200 pages

Le livre s'ouvre sur un extrait de *Les Contes de Victor Hugo*: «*Pourquoi faites-vous des prêtres, quand vous en avez parmi vous [...]?*» Très peu de textes, beaucoup de photos sur un fond noir qui donne au sujet un traitement encore plus occulte: Madagascar, l'île aux sorciers présente ce pays sous un angle méconnu.

L'auteure, qui en a parcouru les moindres recoins, fait parler des gens de l'endroit tout autant que leurs paysages et leurs coutumes. Particulièrement celles des sorciers. L'un des chapitres, aussi surprenant qu'intrigant, qui traite des rites de possession, est illustré d'impressionnantes photos de médiums en transe, les yeux parfois chavirés, le visage en sueur, le corps complètement transporté dans un autre monde...

Les chapitres se suivent sur des sujets tous plus inédits les uns que les autres. Qu'on en jure: «*Le retournement des morts*», «*Les tombeaux*», «*Rasoa, médium-guérisseur*», «*Rite de possession*», «*Les devins-guérisseurs*», «*Esprits et fantômes*... Beaucoup de citations d'auteurs s'y retrouvent également, de Saint-Exupéry à Goethe en passant par Voltaire, Hugo et Duhamel.

«*A Madagascar, le culte des morts imprègne toutes les traditions pratiquées par ses dix-huit ethnies, peut-on lire. Pour les Malgaches, les esprits des défunts — les razana, ou ancêtres — poursuivent leur existence dans l'au-delà et veillent constamment sur leurs descendants, qui doivent les honorer, les choyer ad vitam æternam. Les devins entretiennent le contact avec eux.*»

C'est une plongée dans le monde de la mort et de ce qui l'entoure que propose ici l'auteure, qui nous explique aussi la façon dont le monde mystique a imprégné une population, de différentes façons selon les ethnies. Le sujet donne lieu à de magnifiques photos de sites et de gens de Madagascar, tantôt aux couleurs éclatantes, tantôt aux tons plus fades. Une idée des lé-

gendes qui accompagnent l'une d'elles? «*A l'intérieur des nattes se laissent voir les magmas sanguinolents des restes des morts enfermés dans leur linceul. L'ancien suaire adhère au corps en putréfaction. Les plus anciens cadavres ont rétréci avec le temps.*»

Et le livre de se clore sur Voltaire: «*L'univers m'embarrasse, et je ne puis songer que cette horloge existe et n'ait pas d'horloger.*»

Diane Précourt

TABLEAUX D'ARABIE

Texte et photos
de Thierry Mauger
Éditions Arthaud
Paris, 1996, 200 pages

Après avoir sillonné l'Arabie Saoudite pour témoigner d'une vie bédouine sur le déclin, Thierry Mauger a découvert la région de l'Asir et son architecture où culture nomade et culture sédentaire se faisaient face, polychromie des maisons contre noirceur des tentes. Cette polychromie l'éblouit. Il nous la livre dans son délire de fresques aux violents contrastes. Avec un préambule fort instructif sur les diverses influences architecturales du pays, l'auteur nous entraîne, au moyen de ses magnifiques photos, en un univers où le souci esthétique et ludique est partout.

Constructions en pierre sèche et maisons en terre se fondent avec la poussière du paysage désertique, mais c'est l'ornementation des maisons, un art réservé aux femmes, qui étourdit par son dynamisme. Les majlis, fresques qui couvrent toute la surface, intérieure et extérieure, sont l'œuvre d'un travail collectif et une façon de mettre en scène le lien intime

des femmes avec la maison, seul fief laissé à ces captives. Ces fresques auraient des correspondances avec le tissage. Mêmes motifs géométriques répétés, rythmés, fous de couleurs. De fait, on dirait des tapis.

Si les motifs des façades sont souvent abstraits, des fleurs s'en volent parfois sur les murs. Les maisons ressemblent à des manteaux d'Arlequin avec une foule de couleurs franches, orange, vert, rouge, jaune, bleu, selon mille ordonnancements insolites. L'ensemble est presque enfantin, excessif, ostentatoire. Mais quelle audace inouïe! Damiers, losanges, rosaces se répondent. Les escaliers dansent sous les bandes de couleur sans laisser aucun répit à l'œil.

L'auteur établit des liens entre fresques, architecture et costumes traditionnels où rythmes verticaux et horizontaux s'intègrent. Ce sont fragments de beauté offerts aux nostalgiques dans ce volume. Les activités traditionnelles se retrouvent en déclin là-bas. De plus en plus, les influences occidentales et une certaine quête de facilité font disparaître ces joyeux de correspondances joyeuses. Nous admirons ici des vestiges d'un monde sur le point d'être englouti.

«*Puissent les autorités chercher moins à mettre en scène un folklore qu'à donner voix à une culture en péril*, conclut Thierry Mauger, en incitant les détenteurs d'un savoir-faire à perpétuer leur art et leurs techniques au lieu de renvoyer ceux-ci dans les brumes du non-savoir ou de les transformer en objets d'étude d'un passé en disparition.

Odile Tremblay

le 9^e art...
À la découverte du 9^e art...
www.lesitebd.com

Librairie Monet
(514) 337-4083

POÉSIE

La certitude de vivre et de mourir

DAVID CANTIN

Il y a quelques semaines déjà, Paul Chanel Malenfant remportait le prix du Gouverneur général pour un magnifique recueil intitulé *Des ombres portées* (Le Noroît, 2000). Après quelques nominations à titre de finaliste pour cette récompense littéraire des plus prestigieuses, un tel choix s'imposait enfin de la part du jury. Pure coïncidence, un nouveau livre vient encore une fois signaler l'importance d'une œuvre qui ne cesse d'approfondir certaines questions fondatrices. Au même moment, Jean Royer entre désormais parmi les classiques des Éditions du Noroît.

Septième titre à paraître dans la collection «*Vis-à-vis*» chez Trait d'union, *Le Fleuve - Du seul fait d'exister* met en place un dialogue entre la voix de Vénus Khoury-Ghata et celle de Paul Chanel Malenfant. L'expérience se passe plutôt bien pour ces écritures mises dos à dos. Sans toutefois se consulter, il est étonnant de voir la manière dont plusieurs résonances arrivent à prendre forme. Chez Khoury-Ghata comme chez Malenfant, c'est la force mythique et symbolique des eaux qui trace la mouvance de ces courtes suites poétiques. D'abord dans *Le Fleuve*, de l'auteure française d'origine libanaise, un récit décousé se construit à travers ces rumeurs des morts comme des vivants. Une femme observe son «*âme passer sous sa fenêtre*» dans l'attente de son destin et de ce désir qui déborde d'elle-même. Le mouvement de la mer est à l'image de cette insondable douleur qui la traverse. D'une certaine façon, ces vers répondent à la quête existentielle de Malenfant au fil des poèmes de la section intitulée *Du seul fait d'exister*. «*Elle se referme comme l'eau sur la pierre à / l'approche des chasseurs / leurs coups de feu font sursauter la glycine / moribonde / la face contre la table elle s'invente une mort / crédible à l'abri de ses bras.*»

Dans la mouvance lyrique et in-



terrogative de ses derniers recueils, la deuxième partie de ce livre appartient à Paul Chanel Malenfant, qui guette une mémoire en pleine dispersion. La figure du père, celles de l'origine et du monde se rencontrent dans ces proses poétiques où l'individu tente de concilier les deux extrêmes d'une vie. L'épreuve intérieure passe de l'absence de l'autre aux dilemmes que le temps accumule sans cesse. De manière elliptique, cette poésie soulève l'abandon d'un passé solitaire: «*Tu cherches l'instant où la terre à ton front a pris son envol. Un instant seul sur l'horloge sans contour. Les odeurs se sont ouvertes, corolles, sillages. Ni l'enfance dans ses chemises, ni l'âge dans ses écharpes, ses armes blanches. Ses démesures.*»

C'est aussi Malenfant qui signe la présentation d'un choix de poèmes de Jean Royer dans la collection «*Ovale*» au Noroît. Plus près de la relecture personnelle que de l'analyse universitaire, ce regard témoigne d'un partage généreux et, surtout, amène la poésie de Royer vers d'autres chemins. Cette anthologie met en perspective l'amour et l'amitié comme promesses de sens. En relisant ces poèmes qui vont de *Jours d'atelier* (Le Noroît, 1984)

jusqu'aux derniers poèmes inédits, on traverse cet ensemble d'une nouvelle façon. On aperçoit mieux certains liens face aux poèmes, à la mère, mais surtout par rapport à cette langue discrète qui engendre le poème. Chez Royer, la présence au monde renvoie souvent à une forme d'amitié, une lecture, un détail du visible ou encore une manière de rejoindre l'autre. Déjà, l'année dernière, *Le Visage des mots* (Écrits des Forges/Proverbe) entraînait ce parcours vers une quête d'avant-garde métaphysique. Les poèmes des suites récentes montrent d'ailleurs la direction future que prendra ce «*projet d'existence*». Ce choix de poèmes représente donc une courte parenthèse qui relie ce trajet à ceux de Marie Uguay, Michel Beaulieu, Jacques Braut et Hélène Dorion: «*Le poème fut ton chemin et tu as trouvé ton nom / aux sources du langage. Tu es revenu parmi les / hommes habiter les mots de la solitude. / Tu découvres ton visage au miroir du poème. / Dans le partage du monde tu possèdes la part / humaine du langage. / Ta maison au bord du silence respire d'ombre et / de lumière, matrice des musiques à venir. / Né dans le ventre des mots, tu as fait du poème / ton corps de mémoire.*» Lorsque le poème devient à la fois l'atelier et l'espace même du poète.

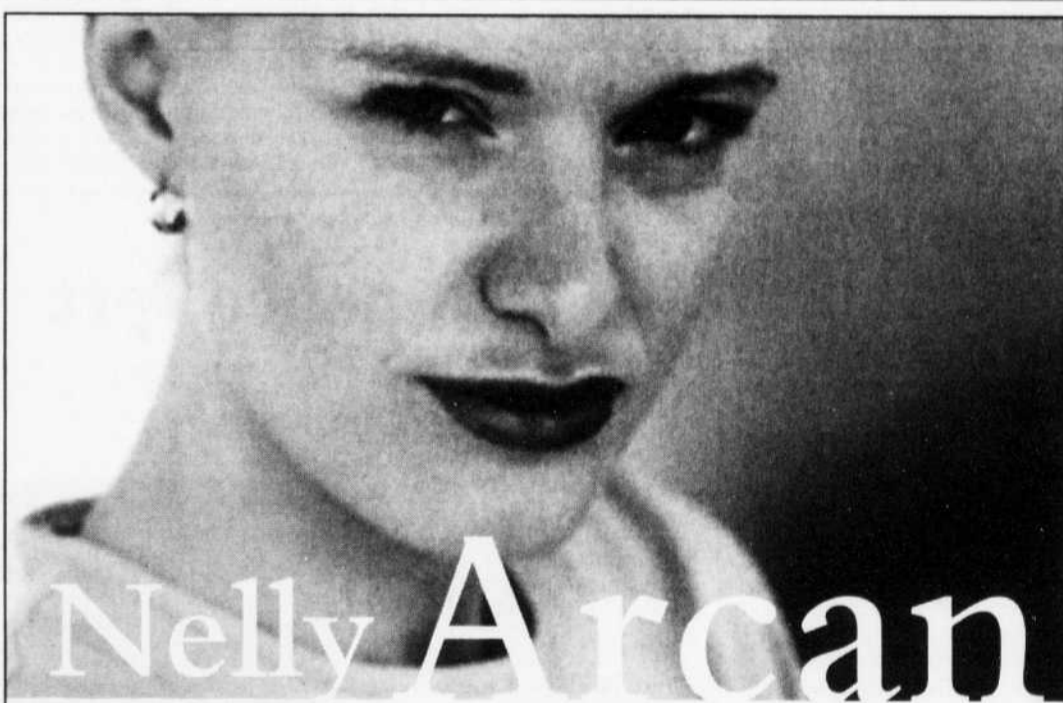
LE FLEUVE - DU SEUL FAIT D'EXISTER

Vénus Khoury-Ghata
et Paul Chanel Malenfant
Trait d'union,
collection «*Vis-à-vis*»
Montréal, 2001, 108 pages

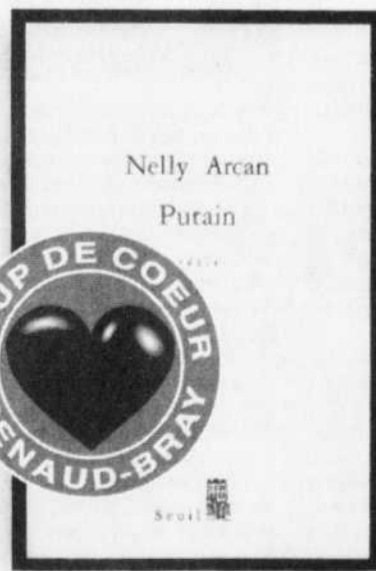
NOS CORPS HABITABLES

- POÈMES CHOISIS
(1984-2000)

Jean Royer
Choix et présentation
de Paul Chanel Malenfant
Le Noroît, collection «*Ovale*»
Montréal, 2001, 148 pages



Nelly Arcan



192 pages - 24,95\$

PUTAIN

[...] la révélation de la rentrée ici comme en France. La jeune Québécoise y crache sa haine d'elle-même, et du monde, avec un talent fou.

Pascale Navarro, Voir

Une sorte de diamant noir qui étonne par sa profondeur.

Louis-Bernard Robitaille, La Presse

Il y a là une véritable voix d'écrivain, une vision implacable du monde, une justesse de l'émotion.

Danielle Laurin - Elle Québec

Putain: le titre résonne comme une insulte et un défi. Là non plus, pas de complaisance, mais la tourmente d'une condition paradoxalement assumée (...)

Patrick Kékichian, Le Monde

Ce premier roman prend la forme d'une longue litanie jonchée de mémorables fleurs de rhétorique.

Éric Loret, Libération

Écrit avec un souffle étonnant et parfois de vraies envolées, *Putain* est un cri du coeur [...]

Odile Tremblay, Le Devoir

Une plume forte et incisive, au verbe acerbe et dru. Le résultat surprend, dérange et agresse les coeurs sensibles.

Guillaume Bourgault-Côté, Le Soleil

Ce récit vitriolique ne procède ni par exhibitionnisme sordide ni par auto-apitoiement. Au contraire, il propose une lecture radicale du rapport entre les sexes à l'aube du XXI^e siècle.

Stanley Péan, Le Libraire

Éditions du Seuil

LIVRES

LITTÉRATURE JEUNESSE

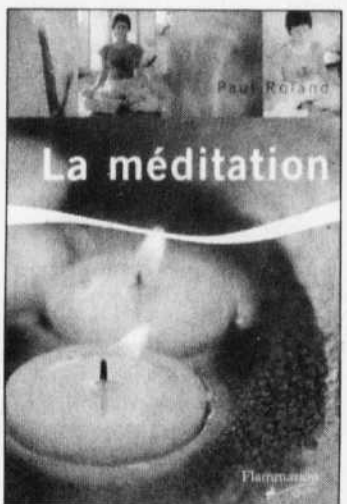
ART DE VIVRE

Bien vivre au quotidien

LE GRAND LIVRE DE L'HARMONIE DES COULEURS
Collectif
Les Éditions de l'Homme
Montréal, 2001, 192 pages

Cet ouvrage se présente comme un guide pratique pour choisir ses combinaisons de couleurs. La mémoire visuelle est fréquemment défaillante et c'est précisément pour mettre fin à cette frustration que l'ouvrage a été conçu: il stimule l'inspiration et vise à aider ceux qui doivent maîtriser avec plus de précision toutes les variantes des couleurs.

La méthode suggérée? Définir en premier lieu le but du projet de création et l'état d'esprit qui le caractérise; choisir la couleur qui exprime le mieux cet état d'esprit; jouer avec les possibilités qu'offrent les combinaisons présentées dans l'ouvrage en comparant les échantillons aux matériaux, textiles, papiers et encres; enfin, élaguer ces choix pour en arriver à la meilleure combinaison de couleurs possible. Détail intéressant: on trouve à l'intérieur du livre des échantillons de couleurs détachables, donc que l'on peut prendre avec soi au moment de faire ses choix.



LA MÉDITATION
Paul Roland
Traduit de l'anglais par Thomas Guidicelli
Flammarion Québec
Montréal, 2001, 128 pages

Un ouvrage accessible et pratique, utile à qui veut s'initier à la méditation. L'auteur guide le lecteur à travers ses premiers pas vers cet exercice qui peut conduire, lorsque bien maîtrisé, à une profonde relaxation: préparation de la pièce, échauffement, postures variées, exercices de respiration.

Illustré d'images d'ambiance pour aider à la visualisation et de photographies montrant les différentes postures à adopter. On y trouve les techniques de relaxation de base et avancées, des exercices pratiques, les affirmations et mantras. Un outil parmi d'autres pour combattre le stress et canaliser le pouvoir de la pensée positive.

LE TOFU SOYEUX
Yvon Tremblay
Éditions du Trécarré
Outremont, 2001, 126 pages

Vous connaissez le tofu soyeux? C'est une heureuse variante du tofu granuleux. Maintenant en vente dans les supermarchés sous le nom de Silken, il est mou, d'une belle couleur blanche; il fond dans la bouche, sa texture s'apparente à celle d'un yogourt ferme et son goût, à celui de la crème fraîche. C'est la description qu'en donne l'auteur, qui s'y connaît bien en fait de tofu car il y a maintenant 20 ans que paraissait son premier livre de recettes consacré au tofu. Dans ce nouveau recueil, il nous présente non seulement une centaine de recettes de l'entrée au dessert, mais aussi la façon de fabriquer le tofu à la maison, de quoi intéresser les amateurs de tofu à la recherche de recettes simples et savoureuses.

PARIS CHIC À PRIX CHOC
Dominique Brabec
Albin Michel
Paris, 2001, 339 pages

Paris chic à prix choc 2001, c'est le guide de la mode masculine et féminine à glisser dans ses valises si l'on part avec l'idée fixe de se lancer à l'assaut des boutiques pour regagner sa garde-robe sans se ruiner. Un livre petit format dans lequel rien n'échappe à l'éclairage avisé et d'expérience qu'est la journaliste de mode Dominique Brabec, qui n'est avare ni de ses meilleures adresses ni de ses bons filons ou de ses coups de cœur. Utile si l'on se rend souvent à Paris.
Renée Rouan

La campagne, le Sahara, la ville et les profondeurs abyssales

GINETTE GUINDON

Gonzague, le loup végétarien, adore rêvasser sous la voûte céleste. Ce soir-là, quand Sarah la lapine, sa meilleure amie, décide d'aller se coucher «Gonzague, lui, choisit de rester étendu dans l'herbe de la prairie». Le temps doux et les nombreuses étoiles filantes lui tiennent compagnie jusqu'au matin, où il «retrouve avec joie sa paillasse de plumes». Mais ce ne sera pas pour longtemps car plusieurs imprévus viendront perturber son sommeil. Le personnage du loup végétarien est drôle et ses aventures plairont aux enfants débutants en lecture. Ils s'amuseront avec lui des mauvais tours qu'on lui joue; après tout, un loup naïf, ce n'est pas tous les jours qu'on en rencontre. Ils s'attendent devant sa bonté et son empressément à rendre service. Car, dans les romans, les loups végétariens sont des personnages vraiment doux.

L'Adar des Iforas et le khamsin, vous connaissez? C'est dans ces montagnes du nord du Mali, en plein désert du Sahara, que nous convie Laurent Chabon avec ce premier titre de la nouvelle collection «Caméléon» qui, selon l'éditeur «passe par toutes les couleurs: aventure, mystère, humour, action, émotion...». Sandy, un garçon de 10 ans, accompagne ses parents pour la première fois dans un voyage exceptionnel à partir de Tombouctou. Pour le jeune explorateur, la réalité du désert s'avère bien différente de celle qu'il avait imaginée. Voyager à dos de dromadaire n'a rien de très confortable. Et quand le khamsin se lève, Sandy comprend vite pourquoi le vent est un vrai cauchemar pour les Touaregs. Un court roman divertissant pour instruire les préadolescents sur ce monde mystérieux.

Christophe, lui, a un an de plus que Sandy et il rêve de devenir comme les héros de ses livres. Mais, «dans la vraie vie, un enfant ne trouve pas de clé magique ou de passage secret. Il ne coince pas des voleurs. Il ne rencontre pas d'extraterrestres gentils. Il ne se sort pas tout seul d'un gros problème». Grâce à sa rencontre avec une ancienne psychologue pour enfants, ce que Christophe pensait savoir se révélera tout faux car les vrais héros sont des enfants comme lui, bons et courageux. Orphelin de mère,



abandonné provisoirement par son père incapable de vivre son deuil, Christophe «se met en location» auprès des voisins dans le but de rapporter un peu d'argent au foyer nourricier qui l'accueille afin que Linda, sa mère adoptive, n'ait «plus un mot à dire sur ce que je lui coûte ou sur la charge qu'elle a sur les épaules à cause de moi». L'auteur dit beaucoup en peu de mots. Hélène Gagnier a l'art de faire pleurer les enfants. Dans ses livres, les personnages sont des héros du quotidien si attachants que leurs malheurs atteignent n'importe quel type de lecteurs, mais surtout ceux qui demandent à leurs bibliothécaires s'ils ont un livre pour faire pleurer. Avis aux intéressés, bibliothécaires ou non. Car les enfants ne craignent pas d'aller dans l'émotion profonde suscitée par un texte thérapeutique. Ce titre fait partie de la collection «Papillon» conçue en 1988 par Robert Soulières, quand il était directeur chez Tisseyre, collection qui continue fidèlement depuis ce temps à alimenter la littérature d'ici de courts romans efficaces.

Objets «voguant» en vue
Chez le même éditeur, cette fois-ci dans une collection pour adolescents, Gilles Devindilis, Français dont les ancêtres sont Acadiens, nous emmène à Belle-Ile-en-Mer. C'est là que Laurent prend possession d'une maison héritée par sa famille québécoise et c'est en compagnie de son ami amérindien Kee-

wat qu'il effectuera un périple inattendu. Rapidement, on comprend que ce prétexte est la ruse d'un auteur qui veut camper des personnages qu'il nomme adolescents (nos deux jeunes ont pourtant 20 ans) dans une situation crédible pour entamer un récit de science-fiction. Cependant, plusieurs invraisemblances et une écriture du type des anciens romans d'aventure Signe de piste affectent un peu l'apparence du récit.

Malgré tout, cette histoire d'objets «voguants» non identifiés captivera les lecteurs avides de singularités de toutes sortes. En effet, nos deux jeunes héros sont attirés malgré eux dans une plongée expérimentale afin de tirer au clair les causes d'accidents en chaîne touchant le transport maritime et l'invasion d'êtres amphibies. C'est ainsi que Laurent assistera une jeune biologiste du Centre de recherches scientifiques de Paris et, à son insu, un dangereux espion. Il en aura long à raconter à son compagnon quand il remontera à la surface. Mais dans quel état Keewat le retrouvera-t-il?

Les histoires d'êtres marins intelligents fascinent les lecteurs de SF depuis longtemps; ce roman ajoute une note écologiste en faveur d'une préservation de l'océan de toute pollution. La cité sous-marine et l'existence des Aquariens issus de l'aboutissement d'une mutation génétique, lesquels sont présidés par une «princesse des abîmes et des terres immergées», permettent à l'auteur des incursions littéraires intéressantes en établissant certains



parallèles avec les vestiges de la Grèce antique. La littérature regorge de sirènes de toutes sortes, mais bien peu d'hommes-poissons évoluant dans une civilisation engluinée. «Voir ainsi évoluer les hommes-poissons, comme des lucioles par une nuit sans lune, ne pouvait que provoquer le ravissement, un ravissement teinté de crainte.» C'est l'invitation que nous lancent les messagers d'Okeanos dans leur monde pélagique.

GONZAGUE VEUT DORMIR
Daniel Laverdure
(texte et illustrations)
Éditions Michel Quintin,
collection «Le chat et la souris»
Waterloo, 2001, 61 pages

L'IDOLE MASQUÉE
Laurent Chabon
Hurtubise HMH,
collection «Caméléon»
Montréal, 2001, 83 pages

LA LONGUE ATTENTE DE CHRISTOPHE
Hélène Gagnier
Illustrations: Elsa Myotte
Éditions Pierre Tisseyre,
collection «Papillon»
Saint-Laurent, 2001, 130 pages

LES MESSAGERS D'OKEANOS
Gilles Devindilis
Éditions Pierre Tisseyre,
collection «Chacal»
Saint-Laurent, 2001, 245 pages

OUVRAGES PRATIQUES

Objets à gogo

LE CATALOGUE DE VOS RÊVES
Hachette
Paris, 2001, 495 pages

Tout ce dont vous rêvez pour la maison est désormais disponible au bout de vos doigts via Internet, vous le savez. Mais si vous préférez un vrai catalogue papier à une édition virtuelle et si vous en avez marre de chercher, Hachette a pensé à vous.

Mobilier, décoration, accessoires de cuisine, vaisselle et gadgets pour la salle de bains sont les quatre grands axes privilégiés dans cette édition du catalogue de musts du jour.

Achetez une maison sur le Net, un divan, un fauteuil, un canapé de votre design favori, une cafetière Bodum ou Bialetti, un bouchon Mr. Suicide d' Alessi, un kayak canadien, un vélo Porsche, des godasses Street Flyers, un parachute Apcoavion et, pourquoi pas, un dirigeable LTA ou une montgolfière Camaron Ballons!

Prix en francs français et en euros et adresses à l'appui, brève description des principales qualités de chaque objet, certains fabriqués sur mesure pour vous, comme la niche à chien La Petite Maison. 3000 trouvailles géniales, tout ce qu'il y a de plus design, high-tech. L'inventaire idéal selon l'éditeur, étrange mélange d'objets mythiques et insolites. Tout ça sur le clavier de l'ordinateur. Shoppaholics s'abstenir. Définitivement! Trop tard pour votre humble serviteur...

Marie Claude Mirandette



JARDINAGE

Ève au pouce vert La créativité des femmes en matière de jardins

KATHLEEN LÉVESQUE
LE DEVOIR

Pour quiconque est amoureux des plates-bandes et devient fébrile à l'arrivée du printemps, le livre *Jardins de femmes* donne l'envie de réaménager son propre jardin et d'y introduire cette mise en scène qui en fera un véritable lieu enchanteur.

Car c'est de cela qu'il s'agit avant tout dans cet ouvrage magnifiquement illustré, de la passion de construire un environnement inspirant. Et cette passion est ici au féminin.

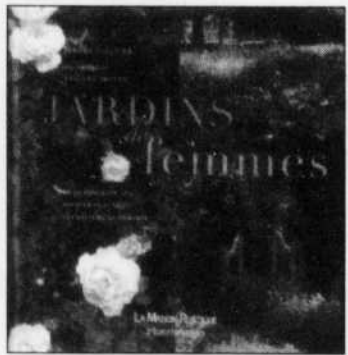
«Soulever, pénétrer, déchirer la terre est un labeur — un plaisir — qui ne va pas sans une exaltation que nulle stérile gymnastique ne peut connaître...», écrit en 1928 Colette dans *La Naissance du jour*, comme nous le rappelle l'auteur Jérôme Goutier.

Ce dernier présente une sélection d'une vingtaine de jardins fort différents par leurs couleurs et les intérêts pour la botanique. Il y a ces collectionneuses comme Odile Masquier de La Bonne Maison dont le jardin est devenu «un véritable conservatoire des roses anciennes et botaniques» avec sept cent trente variétés de roses. Les photos de Vincent Motte nous font d'ailleurs découvrir l'opulence de certaines roses et la délicatesse d'autres.

Dans *Jardins de femmes*, on découvre donc la créativité des femmes en matière de jardins. Et bien qu'il s'agisse de jardins situés en France, ils ne sont pas tous nés de l'orchestration rigoureuse qui inspire les jardins à la française. Les plates-bandes échevelées voisinent les massifs géométriques.

Sous le thème des jardins de paysagistes et de pépiniéristes, on découvre des havres sculptés avec toutefois une certaine audace. Le choix des plantes est expliqué et donne ainsi tout son charme au jeu des propriétaires avec la nature.

L'auteur aborde également le thème des jardins romantiques et celui des jardins bucoliques où les plates-bandes sont compo-



sées comme des tableaux. Et il y a ces potagers fleuris où les coquelicots tiennent compagnie aux tomates et aux brocolis.

Toutes ces joyeuses idées qu'ont développées des femmes s'offrent aux yeux curieux et à tous ceux qui renvoient leur jardin durant les mois d'hiver. Peut-être bien qu'il faudra planter des kniphofias avec leurs épis bicolors près du muret, et pourquoi pas des graminées tout près du banc dans le fond du jardin ou des roses grimpanes sur une arche?

Et si l'inspiration que suscitent les textes et les photos de *Jardins de femmes* ne suffit pas, pour quoi ne pas préparer une virée fleurie en France? A la toute fin du livre, on retrouve la liste des jardins présentés dans l'ouvrage et dont la plupart sont ouverts au grand public. Pour ceux qui souhaiteraient planifier un voyage, on propose également une quarantaine de jardins privés cultivés par des femmes qui peuvent être visités. Les propositions couvrent plusieurs régions du pays et des jardins fort différents. On y propose entre autres le jardin d'un curé en Bretagne, le Domaine de George-Sand, le Jardin Marcel-Proust et un jardin médiéval.

JARDINS DE FEMMES
DE LA ROSERAIE AU POTAGER FLEURI, LA CRÉATION AU FÉMININ
Texte de Jérôme Goutier
Photos de Vincent Motte
Flammarion
Paris, 2001, 160 pages

BANDE DESSINÉE

Mafia, massacres, miracles et gros dégueulasse

DENIS LORD

DE SILENCE ET DE SANG, T.13: LE SYSTÈME JURADO

Corteggiani/Varison
Glénat, collection «Vécu»
Grenoble, 2001, 48 pages

La collection «Vécu», c'est le paradis de la bedé-feuilleuse. À côté du Cycle des Sept vies de l'Épervier et de ses quelque 48 tomes, les 13 tomes de *De silence et de sang* ont des allures de haïku! Nonobstant cela, la sylvie paye son tribut à cette quasi-encyclopédie semi-fictionnelle des mafias. Ici s'entrecroisent deux époques: l'une prenant place dans le Marseille des années 20, alors que les Corses s'infiltrèrent dans les milieux de la drogue de la politique et du sport; l'autre, plus actuelle, où le journaliste Tonetti est entraîné dans les sombres combats d'un ex-général russe passé du côté interlope. La corruption est à l'honneur! Phrase clé: «Le droit pénal n'est plus destiné désormais qu'aux gens honnêtes.» Troisième dessinateur successif de cette série, Barison se fait un peu maladroit dans la représentation du corps humain et les mimiques de ses personnages s'avèrent plutôt étranges. Ces défauts, ajoutés au curieux télescopage d'époques, participent au charme pervers du *Système Jurado*. Encore une histoire de mafia, quelqu'un?

LA LECTURE DES RUINES
David B.
Dupuis, collection «Aire libre»
Bruxelles, 2001, 80 pages

La Première Guerre mondiale, ses tranchées, ses massacres et ses ruines. Ces dernières, justement, l'ingénieur Hennequin croit qu'elles forment un alphabet. C'est la guerre qui nous parle, croit-il, et elle nous dit qu'elle ne s'arrêtera qu'avec l'extinction de la vie. Ces propos pessimistes n'empêchent pas Hennequin de créer des armes qui, pour être farfelues, n'en ont pas moins des visées létales. Ainsi

ce canon à rêve, ou encore ces grenades avec des yeux. Malgré d'indéniables qualités poétiques, c'est sans doute davantage pour ses accomplissements esthétiques que *La Lecture des ruines* est en nomination pour l'Alph Art du meilleur album de l'année au Salon d'Angoulême. Avec sa confondante galerie de personnages, son foisonnement d'idées, le récit me semble déséquilibré et inabouti, comme si l'auteur de *L'Ascension du Haut Mal* avait voulu mimer le chaos de son sujet. Une œuvre puissante, néanmoins, à ranger aux côtés de *C'était la guerre des tranchées*, signée Tardi.

PETITS MIRACLES
Will Eisner
Traduit de l'anglais par Jean-Paul Jennequin
Delcourt
Paris, 2001, 111 pages

Avec l'assistance graphique de Dave Schreiner, l'octogénaire Eisner propose une manière de recueil de légendes urbaines issues de son New York natal. L'auteur considère que ces «petits miracles» font partie de son héritage culturel et les soupçonne de resurgir de génération en génération. Voilà donc quatre histoires insolites où le destin fait montre d'imagination. Dans *Un nouveau dans le bloc*, un enfant



sauvage apparaît dans le quartier juif d'Eisner, babillant une langue inconnue. Une femme croit y reconnaître son enfant mort, d'aucuns pensent qu'il s'agit d'un enfant kidnappé il y a de nombreuses années. Sans qu'on comprenne pourquoi, l'enfant semble exercer une influence bénéfique sur l'entourage: des querelles immémoriales se résolvent, un aveugle s'échappe du sommet d'un immeuble en flammes... Jusqu'au jour où l'enfant disparaît et que le quartier retrouve son quotidien. Dans *Le Miracle de la dignité*, un clochard exploite son cousin jusqu'à lui subtiliser toute sa fortune pour ensuite redevenir un mendiant. En lavis sépias, presque sans cases, léger mais suscitant la réflexion, *Petits Miracles* s'inscrit dans le cycle qu'Eisner a consacré à sa ville avec *Métropole*, *Le Bronx* et autres *Sunshine City*.

VIVE LE SOLEIL
Reiser
Albin Michel
Paris, 2001, 85 pages

D'aucuns retiennent surtout de Reiser sa vulgarité. Je veux bien. La vulgarité pour son simple plaisir inhérent mais aussi pour montrer le dessous des choses. Crier bien fort ce qu'on tait trop souvent, comme un graffiti bien gras dénonçant l'injustice, peint sur le mur d'une banque. Finalement, c'est plus sain qu'obscène. Et si Reiser sacrifiait parfois au gag, le politique, au sens large, n'était jamais très loin, abordé avec une indéniable cruauté et peut-être aussi avec nihilisme. Dans ce neuvième et dernier volume de la collection «Les années Reiser» (1982-83), le pilier d'Hara-Kiri philosophe sur divers aspects de la société contemporaine: la mendicité, le fossé des générations, les vacances, le pouvoir d'achat comparé du chat et de l'hindou et, pourquoi pas, l'incinération de Georges Pérec. En prime, quelques aventures bien senties du Gros Dégueulasse, période veston et période slip. Un bon cru, toujours actuel.

denislord@endirect.qc.ca

LE DEVOIR

DE VISU

ARTS VISUELS

Le regard du plasticien

DENIS JUNEAU - PONCTUATIONS.

UNE RÉTROSPECTIVE
DE 1949 À 1999
Jusqu'au 7 avril 2002

FAITES DE BEAUX RÊVES!

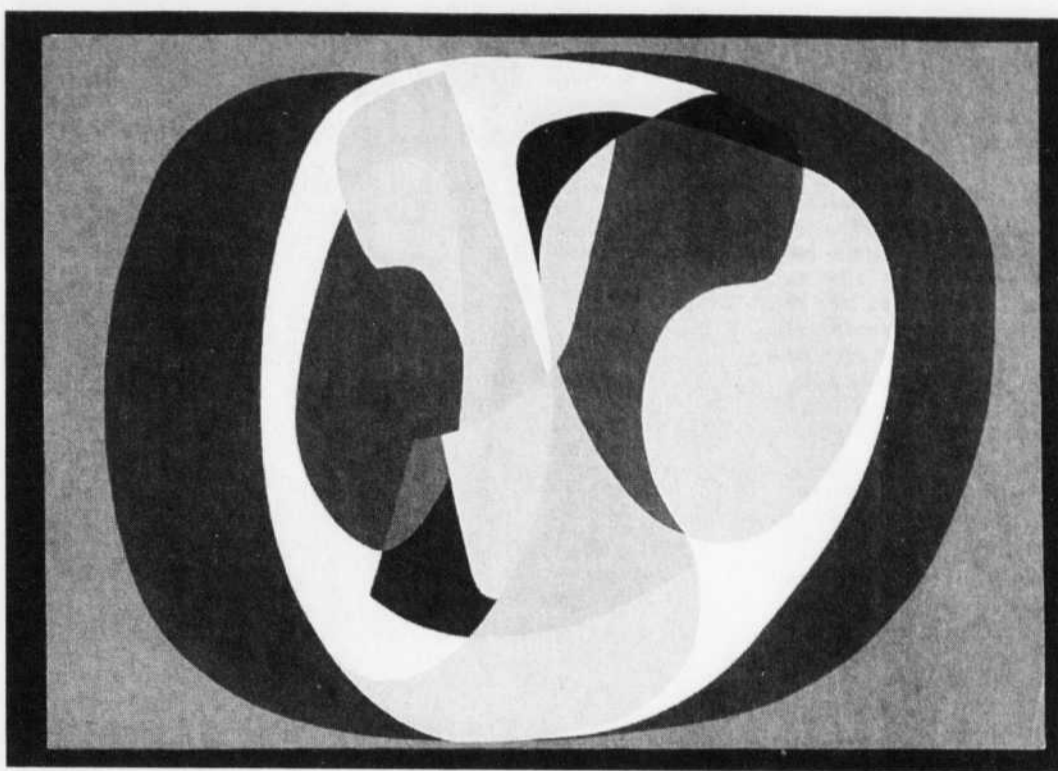
Une installation d'Ana Rewakowicz
dans le grand hall
Jusqu'au 10 février 2002
Musée du Québec,
parc des Champs-de-Bataille, Québec

DAVID CANTIN

Lorsqu'on évoque le nom de Denis Juneau, tout un pan de l'abstraction géométrique québécoise vient immédiatement à l'esprit. Des combinaisons chromatiques de cercles des années 50 aux œuvres interactives de la décennie 70, voilà qu'une importante rétrospective au Musée du Québec permet de mieux comprendre le parcours de ce plasticien montréalais. Un demi-siècle de création où l'idéalisme rejoindait la mobilité ainsi que le désir du changement.

À Québec, l'exposition *Denis Juneau - Ponctuations* s'ouvre sur un trajet qui met en évidence les choix artistiques d'un créateur au fil des époques. On suit donc ce parcours chronologique fait de ruptures, de partis pris esthétiques et de continuité autour d'une centaine d'œuvres. Les choix de la commissaire Nathalie de Blois (voir l'entrevue ci-contre) mais aussi le design de Stéphane Pratte et Annie Lebel, de l'atelier In Situ, favorisent une meilleure compréhension des recherches de Juneau menées dès l'âge de 18 ans à l'École des beaux-arts de Montréal jusqu'à tout récemment.

Le visiteur aborde ainsi cette rétrospective avec un tableau comme *Nature morte* (1949), qui rappelle l'influence déterminante d'un Pellain lors de cette première phase créatrice. Les explorations for-



Sans titre, 1956, gouache sur papier de Denis Juneau.

melles au service d'une imagination des plus libres deviennent le fondement même de cette quête du réel. Au milieu des années 50, après un bref séjour en Italie, Juneau prendra ses distances avec l'art figuratif pour se vouer entièrement à une expression plastique pure. Cette approche objective, beaucoup plus directe et logique face à la réalité, se manifestera à travers des tableaux comme *Rond noir* (1958) ou *Non-figuratif* (1958). Le traitement hard

edge évite tout forme d'interférence optique et renforce les effets immédiats de la couleur.

Au cours des années 60, le motif du cercle ne disparaît pas complètement de la production de Juneau. Toutefois, certaines sculptures rapprochent l'espace du vide comme de ses volumes. Durant cette période, l'artiste, qui travaille essentiellement comme designer et muraliste, réalisera le logo de l'Université de Montréal. À mi-parcours, le specta-

teur arrive aux fameuses installations interactives du début des années 70, où il est invité à manipuler les œuvres. À cet égard, l'imposant *Spectrorames* (1970) reste une sorte d'icône qu'on associe au contexte de l'époque.

Le public en général connaît par contre beaucoup moins la production qui suivra, alors que Juneau délaisse le traitement hard edge pour un espace plus texturé. Une toile comme *Brun* (1974) amorce le contenu expressif des décennies suivantes avec son fond qui laisse pressentir un mouvement fait de nuances. On voit d'ailleurs que les œuvres actuelles du plasticien optent pour une transparence où l'élément graphique se mêle à l'ensemble de la composition. À travers son ensemble, l'exposition *Denis Juneau - Ponctuations* permet de redécouvrir un monde qui jaillit du dépouillement. Pour ceux qui désirent aussi mieux connaître la démarche de cet artiste, un catalogue propose un long entretien réalisé par Nathalie de Blois de concert avec le peintre et sa conjointe.

Au service de l'imaginaire

Depuis quelques années, durant les Fêtes, le Musée du Québec invite un artiste à venir décorer le grand hall de l'institution. Après le trio BGL, l'invitation a été faite à la Montréalaise d'origine polonaise Ana Rewakowicz. Son installation *Faites de beaux rêves!*, conçue spécialement pour cet espace, met en valeur le voyage au service de l'imaginaire. Une voiture avec des ailes gonflées en latex flotte au milieu du hall alors que deux photographes se répètent mutuellement. Les images sont celles de personnages, munis de combinaisons flottantes, qui déambulent sur un horizon de nuages.

L'effet presque magique ne manque pas de surprendre avec ses couleurs vives et son appel à l'élévation. On se souviendra que ces combinaisons gonflables ont déjà été utilisées dans le cadre de performances. Évidemment, les matières textiles jouent toujours un rôle essentiel dans la recherche de Rewakowicz. Onirique et surprenant.

Entrevue avec Nathalie de Blois

La part de l'artiste, la part du commissaire

BERNARD LAMARCHE
LE DEVOIR

Avec l'exposition *Denis Juneau - Ponctuations*. - Une rétrospective de 1949 à 1999, le Musée du Québec (MQ) fait d'une pierre plusieurs coups. D'abord, par une exposition fichtement bien menée, le MQ fait redécouvrir la production enrichissante de cet artiste un peu oublié, membre de la seconde vague des plasticiens. Le musée contribue de surcroît à l'histoire de l'art au Québec, en plus de faire confiance à une très jeune commissaire, Nathalie de Blois, qui démontre encore une fois, après l'exposition *Maurice Perron* de 1998, son doigté pour réaliser un solide travail de défrichage.

Depuis trois ans environ, le Musée du Québec tente de rajouter le groupe de ses collaborateurs. Récemment, le MQ a engagé les services de Marie Fraser pour deux expositions, dont la toute dernière, *Le Ludique*, était remarquable, tant par le choix des œuvres que par leur mise en exposition. Plus encore, deux expositions majeures pour l'histoire de l'art au Québec, *Maurice Perron*. *Photographies* et l'actuelle présentation, ont été mises entre les mains d'une jeune commissaire, à peine passé le cap de la trentaine. Or, pour ce qui est des enjeux que représentaient ces deux projets, la commissaire s'en est tirée haut la main.

Dans les deux cas, les expositions étaient bien montées. De plus, deux publications appréciables ont été lancées, qui laissent des traces d'une grande utilité en ce qui concerne des zones moins bien connues de notre histoire. Maurice Perron (1924-1999) tenait avec brio le rôle du photographe dans un groupe, les automatistes, qui ne considéraient pas cette pratique comme étant de nature artistique. Issu du second mouvement des plasticiens québécois, Denis Juneau, de qui on a peu entendu parler, a maintenu une ligne d'une grande rigueur dans ses recherches sur la composition et la couleur. Des entretiens substantiels avec ces deux artistes ont dans les deux cas permis de mieux comprendre leur cheminement. Dans ces publications comme dans les textes qui accompagnent les œuvres dans l'exposition Juneau, la commissaire a trouvé le ton juste, une sobriété, une précision et une économie superbes dans l'écriture.

Rencontrée cette semaine, Nathalie de Blois se dit heureuse du travail accompli. De Blois a fait connaissance avec l'actuel directeur des collections du MQ, Yves



Nathalie de Blois

Lacasse, lors d'un stage de maîtrise en muséologie en 1995, alors que ce dernier avait la responsabilité des collections d'art canadien du Musée des beaux-arts de Montréal; c'est ce stage qui l'a amenée à collaborer avec le MQ. Elle savoure ces jours-ci son coup. «Il y a une volonté de la part du musée de s'ouvrir à une génération plus jeune, de l'intégrer.» Cette initiative permet à cette génération de donner sa lecture de ces événements qui el-

le n'a pas connus. «Je suis particulièrement contente, parce que j'ai pu moi-même découvrir l'importance de cet artiste, l'importance de son travail, sa rigueur.»

Celle qui a côtoyé longuement ces artistes majeurs parle aussi de l'aspect humain de leurs rencontres. «Particulièrement pour Denis Juneau, je tenais à publier des entretiens. C'est un homme qui a été très peu approché à cause de son handicap [il souffre de surdité]. Il aime communiquer. Il est très sociable, chaleureux, attachant, hospitalier, curieux de savoir ce qu'on fait. Il aime aussi parler de son travail, de l'aspect technique de son travail.»

Le travail du commissaire

La commissaire vante les vertus de la collaboration. «Entre Denis Juneau, sa femme et moi, il s'est développé une relation de complicité. Il y a plein de décisions qui se prennent sans la présence de l'artiste, mais je pense que l'artiste doit toujours être impliqué à un certain moment. Par exemple, on a engagé des architectes pour le design. Un artiste comme Denis Juneau, qui appartient à une autre génération et qui est extrêmement puriste dans sa manière de concevoir son travail, avait des inquiétudes envers cet aspect de l'exposition. Mon tra-

vail a été de le rassurer, d'expliquer les choses et de faire le pont entre les intervenants.»

En voyant le résultat, «sans prétention», la commissaire mesure la contribution de cette exposition à l'avancement de la recherche en histoire de l'art. Le but était de faire redécouvrir cette pratique et d'en donner une vision synthétique. «On peut avoir une compréhension d'ensemble du travail. Après, d'autres pourront aller chercher certains aspects, les développer, faire de l'analyse et éventuellement faire des expositions monographiques, mais sur un aspect précis, sur une plus courte période. Ça ouvre la porte à d'autres chercheurs. C'est ce que je trouve le plus extraordinaire. Je me demande ce temps-ci ce que l'exposition aura comme impact pour Denis Juneau dans le futur.»

Des gens de sa génération qui l'ont vu travailler à ce projet, de Blois explique, «sincèrement», qu'ils n'arrivaient pas toujours à saisir l'importance de Juneau: «Les plus jeunes ne le connaissent pas. Ces artistes sont des oubliés de l'histoire.»

De Blois semble très heureuse de l'incalculable expérience acquise. En cela, il faut saluer la détermination du Musée du Québec. En effet, en plus de s'ouvrir à des

points de vue qui ne peuvent que nourrir l'institution, cet appel à de plus jeunes commissaires permet de relayer à de très haut niveau une œuvre de musée. «Il y en a très peu qui le font. Il y a eu Marie Fraser aussi, d'autres, je pense, doivent suivre. Il y a une volonté au Musée du Québec de s'associer avec des jeunes commissaires. C'est un engagement que le musée prend, que d'autres musées auraient intérêt et avantage à prendre.» En attendant, de Blois continuera de s'impliquer, mais à un autre niveau, au Centre d'artistes Clark, qui cet hiver ouvrira son nouvel espace dans le Mile-End.

MEUBLES D'ART ET DE CULTURE II

Exposition collective
et l'atelier BRAQ présente «GORE»



Galerie Yergeau du Quartier Latin
2060 Joly, Montréal. Inf: 514.843.0955

JEAN McEWEN

Comme une aquarelle

Œuvres sur papier 1952-1998

Exposition jusqu'au 12 janvier

Nous serons fermés du 23 décembre 2001 au 7 janvier 2002.

Joyeuses Fêtes!

GALERIE SIMON BLAIS

452, rue Clark, Montréal H2T 2J3 514.849.1165 Ouvert du mardi au vendredi 9h30 à 17h30 et le samedi 10h à 17h

6^e Biennale internationale d'art miniature

du 18 mai au 18 août 2002

bois papier
peinture / dessin / estampe
bas-relief / haut-relief / sculpture

FORMULAIRE D'INSCRIPTION
POUR LES ARTISTES

Date limite : 1^{er} février 2002

Salle Augustin-Chénier
42, rue Ste-Anne
C.P. 249
Ville-Marie (Québec)
Canada J0Z 3W0

Tél.: (819) 622-1362
Télé.: (819) 622-0408

Courriel: salleag@sympatico.ca
www.temiscamingue.net/salleaugustinchenier/biam

La Biennale internationale d'art miniature figure comme un événement culturel original et unique. Elle réunie dans un même lieu diverses tendances de l'art contemporain en miniature d'artistes professionnels provenant des 5 continents.

MARIO MEROLA
LIVRES D'ARTISTE A TIRAGES LIMITÉS

SONORITÉ ROUGE TRAVERSÉE D'UN BLEU. 7 acryliques, 64 X 48 cm.
9 ENCRES. 48 X 29 cm. tiré à 4 exemplaires.
GRAPHIES. 13 encres, 23 X 19 cm. tiré à 100 exemplaires.
TRAVELINE. 11 compositions, média mixtes, 38 X 26 cm. Exemplaire unique.
PLANS SONORES. 5 sérigraphies, 68 X 53 cm., poème de Mario Merola et boîtiers de Pierre Ouvrard. Tiré à 36 exemplaires.
WINDS. 6 aquarelles, 45 X 32 cm. Exemplaire unique.
SEASCAPES. 8 aquarelles, 50 X 40 cm. Exemplaire unique
FIGURES. 13 encres, 23 X 19 cm. Présentation de Laurier Lacroix. Tiré à 80 exemplaires.
OMBRES / SHADOWS. 10 encres, 23 X 19 cm. Texte liminaire de Fernand Ouellette. Tiré à 100 exemplaires.
DESSEINS, ENCRES ET POÈMES. 29.5 X 22 cm., tiré à 12 exemplaires.
RHYTHMS. Encres, 23 X 19 cm., tiré à 16 exemplaires.

PLIAGES, POÈMES ILLUSTRÉS

AU LÉGER SOUFFLE DU VENT. Encre, 29 X 36 cm., tiré à 2 exemplaires
LOUP ET LOUPTE. Encre, 30.5 X 23.5 cm., tiré à 2 exemplaires
DAME À COUPOLES. Encre, 51 X 46 cm. tiré à 2 exemplaires
MOUVEMENTS. Encre, 30.5 X 23.5 cm., tiré à 4 exemplaires
MEMORY. Acrylique et encre, 190 X 15 cm., tiré à 1 exemplaire
LES CHAMPS REVERDISSENT. Encre, 56 X 43 cm., tiré à 2 exemplaires
BRUSQUEMENT... Encre, 40 X 36 cm., tiré à 3 exemplaires
EN CE JARDIN. Encre, 61 X 48 cm., tiré à 2 exemplaires
PLEURS. Encre, 49 X 43 cm., tiré à 3 exemplaires
QUE NAISSE CE JOUR. Encre, 61 X 24 cm., tiré à 2 exemplaires

ÉDITIONS FINI/INFINI - Montréal (514) 381-6338

5^e édition

CONCOURS

«Jeunes critiques en arts visuels»

UNE PRODUCTION DU CENTRE INTERNATIONAL D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL

L'automne dernier, le Centre international d'art contemporain de Montréal (CIAC) tenait la 5^e édition du Concours « JEUNES CRITIQUES EN ARTS VISUELS ». S'adressant aux étudiants et aux étudiantes des écoles secondaires et des collèges de la Communauté urbaine de Montréal, le concours vise à sensibiliser le jeune public à l'art contemporain en l'invitant à écrire un texte personnel sur des œuvres d'art.

Entre le 7 septembre et le 21 octobre 2001, onze établissements scolaires ont bénéficié de visites commentées dans le cadre de la septième biennale du Mois de la Photo à Montréal. Au total près de 400 étudiants ont visité le Marché Bonsecours dans le but de participer au Concours. Les œuvres choisies pour le Concours étaient celles de Johanna Billing, de Serge Clément, de Marita Liulia, de Sanna Sarva et de Jane et Louise Wilson. Le meilleur texte de chaque classe, sélectionné par les enseignants et les enseignantes, a été par la suite présenté à un jury indépendant composé de Francine Paul, conservatrice de la Collection de la Banque Nationale, Christine Ross, professeure et critique d'art, Marie-Josée Jean, co-directrice du Mois de la Photo à Montréal, Bernard Lamarche, critique d'art au Devoir et Patrick Lafond, coordonnateur du Concours au CIAC.

Les résultats du concours ont été annoncés le 13 décembre dernier. Les membres du jury ont lu des extraits des textes primés et les lauréats se sont chacun mérités des prix d'une valeur de 900\$, offerts par les différents commanditaires.

Nous remercions le Conseil des arts de la Communauté urbaine de Montréal et les Ministères de l'éducation et de la Culture et des Communications. Nous remercions également tous les participants et les participantes, les professeurs et les commanditaires, ainsi que le personnel du CIAC pour l'enthousiasme qu'ils ont démontré envers ce projet. Le succès remporté cette année a convaincu nos partenaires publics de renouveler leur appui pour la réalisation de la 6^e édition qui aura lieu en 2002.

CLAUDE GOSSELIN

Directeur général et artistique, Centre international d'art contemporain de Montréal

Note de l'éditeur : Nous publions les textes tels que soumis dans leur forme originale. Toutefois quelques corrections ont été apportées pour respecter les noms propres et les titres officiels.

PROJET D'UNE NON-RÉVOLUTION Niveau secondaire 4 et 5, programme régulier.
Mention spéciale à Bouchra Hanna Ouatik de l'école Sophie-Barat. Professeur : Patrice Gagnon
On peut lire ce texte sur notre site : www.ciac.ca

POURRIIONS-NOUS comprendre ce que représente un objet sans l'avoir vraiment vu ? C'est peut-être la question que voulaient nous poser Jane et Louise Wilson. Leur œuvre, *Parliament*, qui a été exécutée en 1999 à Londres, nous présente l'intérieur d'un parlement, inaccessible pour nous simples citoyens, mais pourtant maître de notre destinée par les décisions qui s'en dégagent.

Les techniques des sœurs Wilson, quoique simples, sont utilisées de façon à nous faire ressentir que l'on se trouve en terre inconnue, voir même hostile. Pour ce faire, les auteures ont tourné une vidéo en prenant le bâtiment sous plusieurs angles. Le tout était associé d'un remarquable jeu de miroirs qui nous laissait croire que chacun des quatre murs de la pièce où était présenté le court métrage allait converger avec les autres. Bref, tous ces détails ont fait que l'œuvre en devenait confuse pour chaque personne venant y assister.

AVEZ-VOUS DÉJÀ ENTENDU parler du Mois de la Photo à Montréal ? Lors de cet événement biennal, plusieurs œuvres se rapportant aux arts visuels ont été exposées. Comme par exemple l'installation, des jumelles Jane et Louise Wilson, qui possède un fort pouvoir de déstabilisation. Leur montage vidéo, produit en 1999, s'intitule *Parliament*.

Au premier coup d'œil, on voit des images du Parlement britannique, symbole de puissance, se défilant successivement sur deux paires d'écrans, orientées à 90° et séparées par la bifurcation des murs de la pièce sombre. Également, cette œuvre, cauchemardesque pour un claustrophobe, présente des images qui nous engouffrent au cœur du parlement petit à petit à l'aide de l'effet de la ligne de rencontre des murs.

À mesure que le film avance, on se retrouve de plus en plus à l'intérieur du bâtiment. On voit défiler devant nos yeux les espaces consacrés à l'exercice du pouvoir quotidien : couloirs, anti-chambres, sous-sols, cabines, etc., mais sous un caractère parfois inquiétant parce que la musique est ténébreuse et il fait sombre. Toutes les pièces sont d'un luxe sardanapalesque et sont composées exclusivement de matériaux chers et rares : on nous présente tantôt le faste de moulures de bois verni et des garnitures dorées, ou encore l'aspect ultra moderne de l'acier inoxydable d'une cage d'ascenseur. Tout au long de ce court métrage, aucun humain n'est visible. Lorsqu'on entre dans la cave du parlement, suite à la frayeur qui nous saisit, une décharge d'adrénaline nous secoue : devant nos yeux se trouvent des centaines de tuyaux se situant dans un endroit obscur et humide, le tout accompagné de bruits métalliques et cavernes.

Comme le thème de l'exposition est le pouvoir de l'image, il fallait bien qu'on retrouve un élément s'y rapportant directement. Et ce dernier est le fait que le petit montage se répète successivement. Présentés sous cet angle répétitif, les images nous obnubilent, nous hypnotisent et nous mettent sous leur emprise.

On peut aussi remarquer que les teintes des écrans diffèrent. Par exemple, lorsqu'une image est nuancée de vert, l'autre écran a une couleur rougeâtre, le troisième a une coloration plus bleue... Les procédés de projection utilisés par les sœurs

DES MURS QUI PARLENT
Niveau secondaire 1,2,3, programme régulier
Le lauréat est Ruben Bastien de l'école Marie-Victorin
Professeur : Marie-Eve Bourgault

Cette œuvre ne contient aucune personne et, selon moi, cela ajoute à la force de l'œuvre, parce que nous n'avons pas le droit d'entrer dans quelque chose de si important et, comme pour nous le prouver, les auteurs ont pris ces scènes quand l'endroit était vide, signe que l'on s'y cache pour faire des choses interdites. Le bruit était également très présent dans cette œuvre, ce qui représentait, d'après moi, que l'observateur était également attentif au moindre bruit, qu'il était fasciné de tout.

Malgré tout, ce n'est qu'un amas de ciment ! C'est ce qu'on se dit après avoir vu cette œuvre, parce qu'on voit tout de suite que sans tous ces gens, ceux qui prennent nos décisions et votent nos lois, ce temple magnifique et tout-puissant par dehors, n'est qu'un bâtiment bien décoré en dedans.

OPPRESSION DE L'ESPACE
Niveau secondaire 4 et 5, programme régulier
Le lauréat est Sami Pierre Moubayed de l'école Sophie-Barat
Professeur : Patrice Gagnon

Wilson métamorphosent les aires les plus banales de la représentation politique en lieux étouffants et étouffants.

Selon moi, cette œuvre explore la notion de pouvoir inscrite dans l'architecture et comment seule la décoration d'un lieu peut nous faire imaginer le type de personnes qui le fréquentent. Le parlement britannique, lieu interdit au public pendant des décennies, était l'endroit parfait pour nous faire prendre conscience de cette réalité, car en ce lieu, où des décisions prises par un petit groupe ont des répercussions sur la majorité des gens, se trouve une foule de contrastes.

De plus, j'estime que ce film exprime une multitude de sentiments. Premièrement, le fait que les pièces créent l'effet de se refermer sur nous est une caricature du gouvernement : ce dernier empiète sur notre espace vital, nous réduisant à l'état de simples pions dans une machine gouvernementale et nous contrôle aveuglément, sans qu'on ait le choix de faire ou de dire quoi que ce soit.

Aussi, on peut ajouter que la cave représente la vraie nature du parlement. En haut, le luxe et la somptuosité sont de premier choix, tout comme le côté que l'état nous présente lors des communiqués de presse officiels, mais la réalité est tout autre. Ce qu'on retrouve est un labyrinthe épurant où la tension règne : ce n'est pas du tout joli à voir (ni à entendre) et c'est pour cela qu'on nous en interdit l'accès. Une analogie peut être tirée avec le pouvoir qui administre le pays. En effet, la machine gouvernementale est quelque chose de très complexe...

De surcroît, je pense que cette œuvre doit sa réussite non seulement à son originalité, mais autant au message que les artistes veulent faire circuler. C'était une des seules œuvres à utiliser le repliement des formes sur elles-mêmes pour créer des formes exubérantes que je trouve remarquables. J'ai aussi aimé le message communiqué par le court-métrage car il m'a permis de regarder le parti au pouvoir sous un autre jour.

En guise de conclusion, je trouve que *Parliament* est un montage fascinant qui sait très bien captiver l'intérêt du visiteur et évoquer chez lui des réactions superficielles ou extrêmes, dont la principale est celle de mettre en doute le pouvoir gouvernant.

De gauche à droite :
Maroussia Lévesque, lauréate, collégial;
M. Bernard Descôteaux, directeur, Le Devoir;
Bouchra Hanna Ouatik, mention spéciale;
M. Bernard Lamarche, critique d'art au journal Le Devoir;
Sami Pierre Moubayed, lauréat, secondaire 4 et 5 régulier;
M. Claude Gosselin, directeur général et artistique, CIAC;
Amy Shapiro, lauréate, secondaire 4 et 5 langue seconde,
M. Patrick Lafond, coordonnateur du concours.
Était absent :
Ruben Bastien, lauréat secondaire 1, 2 et 3 régulier.



Photo : Alain Chagnon

CETTE ANNÉE le Marché Bonsecours nous a offert l'occasion d'être témoin d'une exposition de l'art contemporain du Mois de la Photo à Montréal. Cette exposition provocante et révélatrice nous a présentés des œuvres modernes, dérivées de la photographie et de la filmographie, en laissant échapper la peinture, l'ingrédient renommé d'une pièce d'art. L'absence de la peinture nous introduit à une mode d'art basée sur un pot-pourri de la technologie et de l'intuition.

Une œuvre de l'exposition m'a amenée à l'examiner plus attentivement, à la décortiquer en raison de sa beauté incontestable qui cache une perspicacité énigmatique. Cette œuvre, créée par l'inventif Serge Clément pendant l'été 2001, s'intitule *Passage-Patience*. Installée sur un coffre de bois, à l'extérieur, l'œuvre est représentée sous forme d'un livre noir, entourée du paysage naturel de Montréal. Chaque page du livre possède une valeur représentée dans une photo imprimée sur un papier épais et doux. Utilisant seulement les nuances du noir et du blanc, Clément réussit à créer des images de la nature incorporées aux images qui représentent la culture. Clément nous démontre la domination de la culture sur la nature dans la société.

LA NATURE SUPERFICIELLE
Niveau secondaire 4 et 5, français langue seconde
La lauréate est Amy Shapiro de la Trafalgar School For Girls
Professeure : Marie-Claude Harton

C'est ainsi qu'il nous amène à comprendre, par l'ajout d'un élément naturel dans un cadre culturel, qu'on ne peut les dissocier. La nature et la culture sont interdépendantes. Même s'il incorpore dans son livre, des photos consacrées à la nature, la nature est dominée quand même par la culture malgré le côté irremplaçable de la nature. L'action de photographier la nature est un élément de la culture car l'artiste reflète la modernisation. L'art est en perpétuel mouvement et donc toujours influencé par la culture et les valeurs véhiculées par la société.

L'œuvre possède une beauté irremplaçable, engouffrant ses spectateurs dans son message mystérieux et pénétrant. Le livre contenant les photos, représente un symbole de culture, et ouvert à n'importe quelle page, notre imagination peut transformer les photos, qui n'ont pas de progression, en une histoire imaginaire et fantastique.

L'œuvre bouleversante de Serge Clément provoque de nombreux messages : la volonté de la culture à dépasser la nature et l'omniprésence de la beauté et de l'imagination. Clément prouve qu'avec l'absence de la peinture, son œuvre n'est rien de moins que spectaculaire. Il démontre quand même la beauté et la perspicacité de l'art contemporain et crée une image splendide de ce que j'appelle « la nature superficielle ».

APRÈS LE « Dieu est Mort » de Nietzsche, la Révolution aussi serait-elle morte ? Certainement pas ! C'est ce que soulève Johanna Billing, Suédoise née en 1973, dans *Project for a Revolution* présenté au Mois de la Photo à Montréal. Qu'y voit-on ? Encore des jeunes qui veulent changer le monde ! Le seul hic : personne ne parle. Dans ce vidéo s'inspirant de *Zabriskie Point* (Antonioni, 1970), tous sont silencieux. Pourtant, il s'agit d'une réunion politique.

À travers leur silence, Billing déjoue ironiquement un utilitarisme simpliste, et réfléchit la notion de groupe. La dynamique d'un groupe entraîne-t-elle inévitablement l'étiollement de l'individualité des membres, et l'édulcoration de leurs idées ? Pas exactement.

Dans ces deux films, l'action se situe dans une salle de classe, évoquant l'ébullition d'idées politiques d'avant-garde. Lumières, plans et mouvements de caméras sont similaires, seul le côté hip des jeunes est rajusté à la mode du jour. Mais l'aspect branché de ces jeunes n'est pas sans ironie. C'est presque une parodie des publicités de GAP. À ce propos, l'artiste souligne « qu'il est facile d'adopter une forme, tandis que le contenu est laissé pour compte ». Ce n'est pas sans rappeler l'ironie mordante des *Rock Sessions* de Patrick Pellerin et Pascal Grandmaison (Saidye Bronfman, Oasis, 2000) où une suite d'images vides de sens atteignent un semblant de statut mythique.

Là où *Project for a Revolution* prend vraiment son envol, c'est en faisant une grimace à la pensée dominante : le silence des jeunes y exprime un embarras pertinent face au fossé souvent infranchissable entre l'abstrait et le concret. Le spectateur est alors confronté à sa propre échelle d'évaluation de la réussite d'actions politiques contestataires. Le discours dominant prétend à l'impasse idéologique. Cette anxiété de ne rien produire est notamment traduite par une feuille absolument blanche, qui pourtant sort bruyamment d'une photocopieuse.

La disposition spatiale des personnages renchérit le malaise car elle semble aléatoire. Cherchez l'erreur : il n'y a pas de leader. Le refus d'une direction claire se construit grâce aux angles de prises de vue – ce qui ne met personne en valeur : aucune position privilégiée : ni de chef pour cette communauté ni de narrateur omniscient pour ce récit. Pas de plongée nous indiquant un œil supérieur qui en connaît plus que les personnages. Il s'agit plutôt d'une caméra « démocratique », presque subjective, qui s'immisce à l'intérieur du groupe et

LE PARI DE LA RÉVOLUTION
Niveau collégial, programme régulier
La lauréate est Maroussia Lévesque du Collège Jean-de-Brébeuf
Professeur : Nicolas Mavrikakis

de ses divergences, sans prendre parti. Le titre, lui aussi, souligne l'aspect ambigu de toute révolution : celle-ci étant un tour complet sur soi, et, quelque part, une annulation du mouvement.

L'artiste brouille ainsi les pistes et déstabilise celui qui cherche une solution sûre. Position ironiquement mitigée, la structure narrative du vidéo tourne en rond. Elle se mord la queue, recommence éternellement grâce à la continuité de la boucle vidéo, dont la fin est immédiatement suivie du début. Billing crée un temps qui s'appartient, qui refuse d'obéir au sacro-saint ordre chronologique, et, par le fait même, à la notion de progrès.

Pour expliquer l'impasse mise en scène dans ce vidéo, on pourrait invoquer le système social suédois ayant par sa générosité amoitié toute une génération... À moins qu'il ne s'agisse du refus de sombrer dans le même idéalisme fatal que les générations précédentes ? Plutôt que de conclure à son infaillibilité et sa « non rentabilité », Billing présente la révolution comme une utopie inatteignable mais indispensable. C'est une notion régulatrice qui donne une raison de se lever le matin. « C'est pas parce que ça sert à rien qu'il ne faut pas descendre dans la rue », répondront les militants aux nostalgies des vraies révolutions. *Project for a Revolution* met l'accent sur l'importance de l'effort que font les personnages afin de se réunir, plutôt que sur la difficulté de concrétiser une idée.

Cet instant d'hésitation où rien n'arrive vraiment mais tout se joue est un *momentum* que l'artiste privilégie dans d'autres œuvres, notamment dans *Where she's at* (2001). C'est un vidéo où une jeune femme sur un plongeon hésite à sauter. Étrangement, la récurrence de l'anecdote permet une lecture plus métaphorique et universelle du travail de Billing. Le fait de transposer l'ouverture de *Zabriskie Point* en œuvre contemporaine implique une réadaptation d'idées d'une autre époque. De la même façon, le passage d'une idée à une action demande un ajustement dont la table de conversion est toujours à réinventer. Le défi de notre époque est d'appliquer des idées héritées de générations précédentes, tout en étant cohérents avec l'échec relatif de leur concrétisation expérimentée par nos prédécesseurs. Mais l'échec réside peut-être plus dans le mode d'application que dans l'idée elle-même. Car l'inadéquation n'est pas un échec, mais une remise en question du principe de clarté rationaliste. Une Révolution n'est pas une équation à simple inconnue, où modifier une donnée change le résultat. C'est l'inquantifiable impératif d'espoir au cœur d'une Révolution qui fait qu'encore aujourd'hui on descend dans la rue.

La 5^e édition du concours « JEUNES CRITIQUES EN ARTS VISUELS » du Centre International d'art contemporain de Montréal a été réalisée en collaboration avec Vox, Centre de diffusion de la photographie, dans le cadre du Mois de la Photo à Montréal 2001.



Québec
Ministère de la Culture et des Communications



Nous remercions les enseignantes et enseignants des établissements scolaires participants, les animateurs et animatrices du Mois de la Photo à Montréal 2001, les membres du jury et tous nos partenaires.

Concours « Jeunes critiques en arts visuels »
Une idée de Sylvie Raymond
Coordination : Patrick Lafond et Annie Binette
Communications : Pierre Pilote et Jacinthe Baril
Administration : Gisèle Morneau et Lorraine Payette

Les textes primés seront également publiés dans un Bulletin du CIAC et sur notre site : www.ciac.ca

Centre international d'art contemporain de Montréal
C.P. 760 Place du Parc, Montréal, Qc H2X 4A6
Tél. : 514.288.0811
Directeur général et artistique : Claude Gosselin

ciac